





3. 1. 555



VINGT-TROISIÈME
LETTRE DU SUISSÉ.
CONTENANT
UN EXAMEN
DU
MANIFESTE LATIN
DE PORTUGAL.



A BASLE.

M. DCCIV.

Avec permission des Superieurs.

VINGT-TROISIEME LETTRE D'UN
Suisse à un François.

A Paris le Juin 1704.

MONSIEUR,

Les tenebres se dissipent , le jour perce & écarte les illusions, les vaines terreurs , les fausses esperances que les Hollandois avoient répandues dans l'Europe.

Ces Republiquains nouveaux, qui à peine sortis de l'esclavage, (c'est ainsi qu'ils appellent la domination legitime de leurs anciens Maîtres) qui à peine, dis-je, sortis de l'esclavage, portent encore empreintes sur leurs fronts les marques de leur servitude, prétendent , par la subtilité de leur politique , s'ériger en Maîtres de l'Univers. Et à la honte de la plupart des Roys & des Souverains, il semble en effet que c'est la Republique de Hollande qui gouverne le monde à present.

Il est vray que comme on peut appliquer à cette Republique, ce que Cicéron disoit contre Pison, *Obrepisti ad honores errore hominum* ; comme cette espece d'empire que depuis quelques années elle s'est attribué , n'est fondé que sur l'erreur des hommes , & sur les fausses impressions qu'on leur donne, il y a apparence qu'il ne durera pas long-temps. Tant d'évenemens qui tous les jours arrivent , contraires

A

aux promesses des Hollandois, les détromperont eux-mêmes, & détromperont les hommes.

La dernière Campagne avoit étonné la grande Alliance, les Peuples commençoient à connoître la fausseté des idées dont on les amuse; une partie des Cercles de l'Empire songeoient à leur seureté particulière, & vouloient embrasser la neutralité: L'Empereur pouvoit estre contraint à souhaiter de revoir la Paix, & à luy permettre de revenir dans l'Europe.

Les esprits ambitieux qui président aux Conseils de Hollande, & qui gouvernent la Republique, dignes creatures du Roy Guillaume, & disciples trop habiles de cet ennemi du repos commun; accoustumés déjà à estre regardez dans la guerre présente, de mesme que ce Prince l'estoit dans la précédente, comme les Chefs d'une ligue formidable, & l'ame d'un Corps de Souverains, qui ne se conduisent que par les inspirations de la Hollande, ont envisagé avec horreur la décadence de leur credit, & leur inutilité dans la Paix. Ils se sont appliquez à forger de nouvelles machines pour l'éloigner. La Savoye & le Portugal ont esté leurs ressources pour arrester les Puissances dans la ligue, & entretenir la guerre.

Ils ont montré à leurs Alliez ces deux Estats comme les portes par où ils alloient les faire entrer en Espagne & en France. Le Duc de Savoye, ont-ils dit, fortifié par une puissante armée d'Imperiaux, dont toutes les Troupes de France n'ont pu empêcher le passage, poussera en mesme temps les armes dans le Milanois, dont les peuples las de la domination Françoisse, courront au devant de leurs Libérateurs; & en mesme temps par les chemins qu'il a déjà reconnus pendant la guerre passée, il conduira les redoutables Allemands dans le Dauphiné & dans la Provence, où les Fanatiques du Languedoc viendront le joindre.

Les Flottes de Hollande & d'Angleterre seront sur les côtes, pour fournir des secours où on en aura besoin. Le Roy de France attaqué si vivement, sera bien-tôt obligé à retirer ses armées d'Italie & d'Allemagne. L'Empereur alors triomphera aisément du Duc de Baviere. Delivré en même temps de l'inquiétude que luy donne le Prince Ragotzki du côté de la Hongrie, où la Hollande arbitre entre le Souverain & les Sujets, a déjà envoyé ses Agents pour negocier un accommodement; delivré de cette inquiétude, après avoir désarmé le Duc de Baviere, il s'emparera sans peine de l'Italie & de la Flandre, en y envoyant ses Troupes victorieuses.

Telles, & peut-estre encore plus outrées, ont esté les conjectures que les Hollandois ont portées dans toutes les Cours de leurs Alliez, & qu'ils ont fait recevoir comme des esperances raisonnables sur la diversion de Savoye. Celle de Portugal n'a pas fourni de moins vastes ny de moins étonnantes chimeres.

Quinze mille Anglois ou Hollandois devoient estre débarquez en Portugal; des magazins entiers d'armes, de vivres, & de munitions y devoient estre transportez avec cette armée. Toutes les Provinces d'Espagne pleines d'une hoble impatience de retourner sous l'empire de leurs anciens Maistres, n'attendoient que l'arrivée de l'Archiduc pour se déclarer en sa faveur. Une puissante armée de Portugais se devoit joindre à celle des Alliez pour le conduire à Madrid.

Les intelligences de l'Amirante de Castille devoient remuer toute la Monarchie: Il estoit assuré de la volonté de la plupart des Grands. Cinquante mille Manifestes, qu'il avoit fait imprimer à Lisbonne, & dont il avoit depuis long-temps, & avec grand soin formé comme un arsenal d'autant de foudres pour écraser

Philippe V. devoient amener au moins cent mille Espagnols sous les étendarts de l'Archiduc. Le Prince de Darmstat aussi éloquent, aussi hardi à promettre, aussi bien muni d'écrits & de Manifestes que l'Amirante, & assuré, à ce qu'il disoit, d'estre plus heureux dans une seconde entreprise, qu'il ne l'a esté dans celle de Cadix, répondoit de soulever toute la Catalogne.

Comment les Peuples ennemis de la Maison de France, portez, comme sont tous les hommes, à croire aisément ce qu'ils souhaitent, n'auroient-ils point esté séduits par de si superbes projets, par l'étalage magnifique que les Hollandois faisoient des préparatifs de leurs Flottes, des forces du Roy de Portugal, des conspirations cachées en diverses parties de l'Espagne; & prestes à esclatter? Les gens les moins prévenus, & les plus sages parmi les François mesmes, & parmi les Espagnols, enfin tous ceux qui sont plus particulièrement attachez à la Maison de France que le commun de ses sujets, estoient étonnez.

On ne pouvoit se persuader que les Anglois & les Hollandois s'engageassent dans une entreprise difficile, éloignée, pleine de dangers pour eux, & envoyassent si peu de forces pour l'executer, si l'Amirante ne leur avoit montré des pratiques bien liées en Espagne, & des assurances certaines d'une revolte generale. On ne pouvoit croire que l'Amirante luy-même, homme celebre par sa naissance, par ses emplois, par un long usage d'une Cour habile & prudente, eust la temerité de s'exposer à l'indignation de tant de Souverains, en supposant, pour attirer leurs armes en Espagne, de fausses intrigues, de fausses correspondances, & de faux engagemens des Espagnols avec luy. Contre ces tristes préjugés la fidelité inviolable des Espagnols, leur affection

1
veritable pour leur Roy rasseuroient les esprits ; mais les démarches du Roy de Portugal espouvaient encore plus que tous les autres pronostics.

Un Roy si sage & si vertueux , un Roy qui est à la porte de l'Espagne , qui voit les choses de près , qui porte , pour ainsi dire , ses regards jusques dans le sein de l'Espagne ; un Roy qui est lié avec la Maison de France par tant d'obligations anciennes & nouvelles , luy qui par la situation de ses Estats est si exposé aux insultes , soit du costé de la France , soit du costé de l'Espagne , romproit-il si ouvertement avec la France & avec l'Espagne ; declareroit-il si legerement la guerre à la Maison de France , son alliée de tous les temps , si la necessité absolue de l'abandonner ne l'y contraignoit , s'il n'avoit penetré dans le cœur des Espagnols , s'il n'avoit veu qu'il est impossible que la Maison de France se maintienne en Espagne ?

Enfin , comme je vous ay dit au commencement de cette lettre , le jour est venu , & les phantomes de la nuit se sont evanouis : ces hommes enyvres de leurs esperances n'ont rien trouvé dans leurs mains à leur réveil , & ils ont veu qu'ils n'avoient embrassé que de la fumée.

La Savoye entiere a esté enlevée à son Duc , Suze vient d'estre pris ; les portes du Piedmont sont ouvertes aux nouvelles Troupes que la France y voudra envoyer : Vercell est assiéé. Les Allemands restés à Ostiglia ont esté contraints d'en déloger ; le Duc de Savoye presque réduit à se defendre sous les ramparts de Turin , voit de son Palais la desolation de son Pays ravagé par les armées amies & ennemies.

Le Roy de Portugal qui devoit avec son armée , & celle des Anglois & des Hollandois , faire une irruption dans l'Espagne , est attaqué luy mesme dans ses Estats. Philippe V. à la teste de ces Espagnols qui , à ce que disoit l'Amirante , devoient se donner à l'Archiduc

aussi tost qu'il paroistroit , a cherché long temps ce Conquerant en Portugal & ne le rencontroit nulle part. Il estoit dans Lisbonne , où plein de la Royauté imaginaire, il ne songeoit qu'à la faire respecter par les Grands & mesme par le Roy de Portugal , & ne s'occupoit que d'un ceremonial chimerique , tandis que l'armée Espagnole conduite par le veritable Roy , animée par son exemple marchoit de conqueste en conqueste ; & si dans les places qu'elle a prises elle n'avoit fait prisonniers de guerre des bataillons entiers d'Anglois & de Hollandois, elle eût douté qu'il y eût un Archiduc & des Anglois & des Hollandois en Portugal. L'Amiral Roock a montré le Prince de Darmstat à la Catalogne : Ils ont paru tous deux devant la Capitale de cette Province : Les bombes de l'un , les sollicitations de l'autre n'ont espouvanté ny ébranlé personne.

L'Empire est encore plus accablé que la Savoye & le Portugal : Toute l'horreur de la guerre est portée en Allemagne comme une nuée , qui grosse de tonnerres & de gresle ; long-temps promenée par les vents sur divers pays qu'elle menace , se ramasse enfin , creve , & tombe sur un seul qu'elle ruine. L'Allemagne devient le theatre des fureurs de l'Europe : c'est par la desolation d'une partie des Estats de l'Empire, qu'il semble que se va décider , sur les rives du Danube, cette sanglante querelle où l'Allemagne, ny l'Empire n'ont aucun interest.

Quel sera l'evenement d'une campagne qui donne déjà tant d'alarmes de tous costez ; & qui semble promettre plus d'une revolution ? Il n'est ny possible ny permis aux hommes de sonder les secrets de Dieu ; luy seul scait à qui il destine la victoire : mais jusques icy du moins on peut dire que tout ce que les Hollandois, par leurs intrigues, par leur argent, par leurs promesses, par leurs écrits & leurs memoires répandus dans

toute l'Europe , avoient machiné contre leurs ennemis, retombe sur eux mêmes & sur leurs Alliez. L'incendie devore dans leur propre Maison , ceux qui se preparent à porter le feu dans celle des autres.

Est-ce là ce qu'ils avoient promis aux Princes d'Allemagne, aux Cercles de l'Empire, au Duc de Savoye, au Roy de Portugal ? Est-ce là ce qu'ils s'estoient promis à eux mêmes ? Mais ne veulent ils point mettre de fin aux calamitez des hommes ? Chercheront-ils encore de nouvelles esperances à leur donner ? Quelles autres idées leurs presenteront-ils ? Quelles autres épreuves voudront-ils faire encore , & de la fidelité des Espagnols envers leur Roy legitime , & de la puissance de la France qui le soutient , & de l'impossibilité de le déthrôner ?

Il me semble qu'ils laissent trop connoistre que dans tous les projets generaux qu'ils proposent , ou qu'ils approuvent , ils n'envisagent que leur interest particulier : car enfin qui peut à present s'empescher de croire qu'ils ont fait entreprendre l'expédition de Portugal, moins pour establir en Espagne l'Archiduc, à qui ils n'ont pas donné des forces suffisantes , que pour rendre plus libres à leur commerce les Ports de Portugal, & s'en assurer ?

Les Princes & les Cercles de l'Empire , le Roy de Portugal, l'Empereur, tant de Souverains qu'ils ont retenus dans le party de la Ligue par l'attrante de cette grande expedition ne se laisseront-ils donc point de se fier à des promesses trompeuses & interessées ? Les Hollandois ne se laisseront-ils point eux-mêmes de se fier à leurs propres veuës si souvent trouvées fausses ? Ne cesseront-ils point de chercher dans la guerre, ce qu'ils voyent bien qu'ils ne sçavoient trouver que dans la paix ?

Dans cet embaras, & dans ces premiers troubles , qu'il y a apparence que jette parmi les Alliez , ce qui

se passe en Portugal, & en Savoye ; dans ce grand objet ne vous attachez vous à considérer que l'événement general ? N'avez vous point la même curiosité peut-être trop petite & trop vaine dont je me sens piquer ? Je vous avoue que je voudrois voir l'Amirante entre le Roy de Portugal & l'Archiduc, l'entendre parler, lire dans son ame & y démêler clairement les motifs de la résolution desespérée qu'il a prise. Ces hommes extraordinaires, & marqués par quelque chose de grand & d'éclatant, même dans le vice, me donnent malgré moy de l'attention : Catilina dans l'histoire Romaine m'attache presque autant que Pompée. Je voudrois que quelque nouveau Saluste me fît bien connoître l'Amirante.

Je ne sçay si les idées que j'ay de luy sont conformes à la vérité ; mais je croi qu'une ambition mal réglée, des pensées trop hautes pour un sujet, des liaisons indiscrettes, & de folles esperances, qu'il a apprehendé qu'on ne descouvrit l'ont entraîné dans le precipice. Il avoit connoissance de l'entreprise de Cadix ; avant qu'elle s'exécutast, sa fuite en Portugal, où il se rendit en même temps que les Vaisseaux ennemis parurent devant Cadix, ne nous permet presque pas de penser autrement. Sur l'heureux succès qu'il croyoit qu'auroit cette fameuse entreprise, il avoit bati de grands desseins : il attendoit un bouleversement general en Espagne ; & il se flattoit d'élever sa fortune particuliere sur la destruction de la Monarchie ; il ne travailloit point pour la Maison d'Autriche ; il ne travailloit que pour luy même. Il refusoit de venir en France, & il se mettoit en Portugal, pour se présenter subitement, à tout ce que l'occasion luy pourroit offrir.

L'entreprise de Cadix manqua, les esperances de l'Amirante avorterent. Les Espagnols sont demeurés tranquilles & fidèles à leur Roy, & à leur devoir ;
le

le deſeſpoir de ſ'eſtre déclaré ſi à contre-temps a ſaiſi ſon ame ; il n'a plus ſongé qu'à ſe préparer une cheûte eſclatante. & à ſ'enſevelir ſous les ruines d'un grand parti. Il a ſuppoſé des lettres qu'il ſ'eſt luy-meſme eſcrites pour faire voir des factions, des ſemences de revoltes, & un grand nombre de meſcontents en Eſpagne, il a trouvé les Hollandois diſpoſés par leur intérêt particulier, à ſeindr au moins de le croire; il ſ'eſt ſervy d'eux pour abuſer le Roy de Portugal & les autres Souverains, il les a tous attirés en Portugal, pour avoir de grands teſmoins, & d'illuſtres compagnons de ſon deſaſtre. Exemple digne en meſme temps de pitié & d'indignation, malheureux d'avoir eſté ſeducit par de violentes paſſions, trop juſtement puniſſable de les avoir eſcouteés, de ſ'eſtre armé contre ſon Roy, & d'avoir trompé tant de Teſtes Couronnées, qui doivent à leur propre gloire & à leur ſurété une vengeance, dont puiſſent à jamais eſtre eſpouvantez ceux, qui à l'avenir ſeroient capables de l'imiter. Ce ſont là mes opinions, ou ſi vous voulés mes erreurs ſur le ſujet de l'Amirante.

Vous me demandés ſi j'ay veu les Maniſeſtes qu'on reſpand ſous ſon nom & ſous celuy du Roy de Portugal. Je les ay tous veus : ils ſont aſſés ſemblables entr'eux ; les meſmes faits, les meſmes apparences de raiſon, les meſmes pretextes ſe trouvent également dans les uns & dans les autres : je n'y voy presque rien de different que le tour des choſes, & l'exprefſion. Je ne démeſſe point quel eſt celuy qui a ſervi d'Original ; mais j'ay relu avec plus d'attention le Maniſeſte qui eſt eſcrit en Latin, & qui porte pour titre, *ſuſſa Luſitanorum arma*. Si on conſidere la beauté du ſtile, & la magnificence de quelques penſées, c'eſt celuy qui a eſté travaillé avec plus de ſoin, & du quel on a attendu plus d'effet.

Les erreurs, dit l'Autheur de ce Maniſeſte, dans "

„ lesquelles tombent les particuliers , les injustices
 „ qu'ils commettent , ne peuvent que difficilement
 „ avoir de longues & de dangereuses suites. Obscurs
 „ & inconnus, les exemples qu'ils donnent ne se ré-
 „ pandent pas loin ; la difformité de leur conduite ne
 „ blesse que les yeux de peu de personnes. Il n'en est
 „ pas de même de celle des grands Princes & des
 „ Roys : Ils commandent à de vastes Empires , où
 „ rien de ce qu'ils font n'échappe à la vûe des Sujets
 „ attentifs à considérer le Souverain : La réputation
 „ de leur nom porté dans les quatre parties du mon-
 „ de leurs vices ou leurs vertus à imiter , & la lai-
 „ deur de leurs actions, quand elles sont mauvaises,
 „ non seulement défigure la nature humaine , dont
 „ ils sont les chefs, mais deshonne en quelque ma-
 „ nière la Divinité dont ils sont les images. Il ne
 „ suffit donc pas que leurs entreprises soient justes,
 „ il faut qu'elles le paroissent , & qu'elles soient
 „ approuvées ; il faut qu'ils en apprennent les motifs
 „ à l'Univers , afin que le vulgaire même ne soit
 „ point scandalisé , & qu'il ne murmure point contre
 „ des résolutions, dont il n'aura pu s'empêcher de
 „ trouver les causes légitimes. C'est ce qui oblige le
 „ Tres-Puissant Roy de Portugal à développer aux
 „ yeux du monde les raisons qui l'ont déterminé à
 „ déclarer la guerre aux deux Couronnes de France
 „ & d'Espagne.

N'êtes-vous pas touché de la beauté & de la
 magnificence de cet exorde ? Ne vous fait-il pas at-
 tendre les plus justes & les plus importantes raisons
 pour justifier la conduite du Roy de Portugal ? C'est
 dommage que des maximes si nobles , si dignes de la
 Majesté Royale , ne sortent pas de la ~~même~~ même bouche
 d'un Roy , & ne soient débitées que par un particu-
 lier inconnu & sans nom.

Il faut que je vous explique librement ma pen-

sée. Tous ces Manifestes dans lesquels les Roys ne parlent pas eux-mêmes, ou bien ne font pas parler pour eux quelque personnage recommandable & connu, n'attirent point mon respect, & ne trouvent auprès de moy aucune créance. Je les regarde comme des libelles remplis de faussetez, & non pas comme des explications sinceres du droit des Roys. La déclaration de la guerre est l'action la plus importante & la plus relevée du ministère que Dieu leur a confié sur la terre. C'est dans cette action qu'ils ressemblerent plus particulièrement à Dieu, c'est alors qu'ils parlent comme luy au milieu des esclairs & des tonnerres. Pourquoy dans cette terreur qui doit accompagner leurs paroles, ne font-ils entendre qu'une voix estrangere, obscure, sujete à estre desavouée, & ne se font-ils pas entendre eux-mêmes, si ce n'est qu'ils avoient tacitement qu'ils n'ont point de raisons, ou qu'ils n'ont que des raisons qu'ils ont honte de découvrir, fausses, legeres, indignes?

Comparez l'exorde du Manifeste Latin avec ce qui suit cet exorde, & vous reconnoistrez qu'en effet si le Roy de Portugal se fust montré, & eust parlé luy-mesme dans cet escrit, il n'eust point souffert qu'on eust cousu à de si grandes & de si nobles maximes des raisons si petites & si foibles:

De surpiter, atrupa
Desinat in piscam mulier formosa superet.

On n'eust pas placé une si belle teste sur un corps si difforme.

Après cet aveu de l'obligation qu'ont les Roys d'apprendre à leurs sujets les causes des grandes resolutions, dont les suites doivent se faire sentir sur toute la terre, le Roy de Portugal eust esté honteux d'alleguer l'inobservation du Traité de Parage: Trai-

ré dans lequel ce Roy a esté le premier qui a reconnu la mauvaise foy du Roy Guillaume & des Hollandois. S'il avoit oublié toute la negociation du Traité de garantie, negociation dans laquelle cette mauvaise foy luy parut si évidente; il n'auroit pas oublié qu'après tout il est convenu de l'observation de ce Traité de Partage, & que par un autre Traité fait depuis, il s'est mesme rendu garand de cette inobservation.

Il n'auroit pas oublié que par ce second Traité il avoit garanti l'exécution entiere & parfaite du Testament de Charles II. Il s'estoit obligé à la procurer & à la maintenir. Il avoit reconnu Roy Philippe V. Il avoit déclaré ses ennemis tous ceux qui refuseroient de reconnoistre Roy ce mesme Philippe V. qu'aujourd'huy dans les escrits qui sortent de Portugal, il souffre qu'on ne nomme que Duc d'Anjou. Un Roy ne se fust pas joué ainsi de ce qu'il y a de plus auguste parmy les hommes, qui est la reconnoissance des Roys.

Il n'eust pas osé alleguer une inobservation de conditions, sur lesquelles il sçait au fond de son ame qu'il n'a aucun reproche legitime à faire au Roy de France. Il se fust souvenu que pour les remplir ce Roy avoit déjà envoyé en Portugal des Officiers Generaux & subalternes de Troupes & d'Artillerie, des Ingenieurs, des Canoniers, des Canons, des Mortiers, & des munitions dont le Portugal manquoit. Il eust considéré la Riviere de Lisbonne mise en seureté par les Forts que ce premier secours avoit donné moyen de construire & de munir. Il se fust souvenu que depuis le Traité de Ligue qu'il avoit fait avec les deux Roys, il n'a pas esté un seul moment dépourveu des secours necessaires; mais que son intention n'estoit pas d'en faire usage.

En effet il n'a paru que trop évident que les engage-

mens qu'il a pris avec les Alliez, estoient formez lorsque malgré toute cette reputation de bonne foy, d'exacte probité, de droiture dont on le veut parer dans le Manifeste, il faisoit assurer le Roy de France qu'il ne prendroit point de liaison avec eux : & il eust craint de rappeler le souvenir d'une circonstance que les Anglois n'ont pas trop cachée; circonstance à jamais honteuse, & que je rougis moy-mesme de reveler. Dès le temps que les Flotes d'Angleterre & de Hollande parurent à la hauteur de Lisbonne pour aller à l'expédition de Cadix, ce Roy qui reproche au Roy de France des violations imaginaires, ce Roy fidelle à ses promesses, si on en croit le Manifeste, ce Roy jaloux de l'honneur de sa parole; dès ce temps-là, dis-je, il pressoit luy-mesme les Anglois & les Hollandois d'entrer avec tous leurs vaisseaux dans la Riviere de Lisbonne, & de venir le forcer à signer un Traité avec eux. Il vouloit bien qu'ils parussent luy donner superbement la loy; il vouloit bien paroistre la recevoir d'eux tremblant & humilié: assurez de luy, ils luy esparagnerent cette indignité.

Il se seroit encore souvenu avec confusion que dans ces temps de défiance & d'incertitude il y avoit dans la Riviere de Lisbonne des Galeres & des Vaisseaux de France, lesquels en attendoient incessamment d'autres; enfin il se seroit souvenu que le President Roüillé Ambassadeur de France, confirmoit tous les jours à sa Majesté Portugaise la garantie que le Roy de France luy avoit accordée contre toutes les Puissances qui pourroient l'attaquer. Qu'il doute à present, s'il l'ose, qu'il doute de l'importance & de la solidité de cette garantie. Il en peut juger par ce qui se passe en Portugal. Fidelle à ses premiers engagements, s'il eust esté attaqué par les Alliez, les François seroient acourrus avec la mesme promptitude & la mesme ardeur, & ils eussent employé avec

plus de joye à le deffendre les mêmes armes qu'il les a contrains d'employer à le destruire ; d'autant plus que c'eust esté deffendre l'Espagne que de secourir le Portugal. Qu'il compare les secours de ceux qu'il a pris pour ses amis , avec les secours de ceux qu'il a faits ses ennemis.

Le Roy de Portugal eust rougi de n'avoir plus d'autres motifs pour précipiter ses sujets dans l'abîme des malheurs, qu'une image en Taille-douce vendue à Paris, au bas de laquelle, sous le nom de Philippe V. estoit le titre de Roy de Portugal, parmy les autres titres de ses Royaumes ; & que des enseignes qu'on suppose qui ont esté brodées à Paris pour le Regiment des Gardes du Roy d'Espagne, sur lesquelles sont aussi, dit-on, les armories de Portugal, avec celles des autres Estats de la Monarchie Espagnolle. Ces enseignes n'ont esté vûes de personne ; aussitost qu'on s'est aperceu de la méprise de l'ouvrier, on les a supprimées, avant même que le Roy de Portugal ait eu le temps de s'en plaindre. La Taille-douce a esté desavouée ; l'Authour du Manifeste en tombe d'accord. Mais quand on auroit méprisé en France & en Espagne de donner attention à l'image & aux enseignes, seroit-ce là un sujet de faire la guerre ? Les modelles qui ont jetté les ouvriers dans l'erreur, ne sont pas si anciens qu'elle ne méritast bien d'être pardonnée par un Allié, qui sçavoit trop qu'on ne cherchoit pas à l'insulter, & à se l'attirer pour ennemy.

Non, on ne croira jamais que si le Roy de Portugal eust donné un Manifeste sous son nom, il y eust laissé paroître cet amas d'inutilitez & de faux pretexts qui ne servent qu'à faire voir qu'on n'a eu aucune vraie raison à dire. Si on en avoit eu une seule bonne, l'eust-on enveloppée de tant de mauvaises pour la rendre douteuse ?

Ce Prince sage , qui sçait que la bouche des Roys est le throsne de la verité , n'eust point parlé de l'histoire de cet Espagnol enlevé de Portugal par les ordres de l'Envoyé d'Espagne , & transporté en France. Il n'eust point avancé que cet homme avoit esté complice de la prétendue supposition du Testament de Charles II. Sa foy , son honneur , sa conscience se seroient eslevées contre luy.

Il sçait que la rraite de cet homme n'est point un de ces attentats qui ne se peuvent venger que par l'espee ; un de ces affronts pour lesquels les Roys & les Républiques ont souvent entrepris des guerres que tous les siecles ont estimées justes. Il sçait que cette aventure n'est qu'un de ces contre-temps legers & impréveus , un de ces incidens bizarres , que toute la prudence humaine ne peut empêcher. Il connoist le ridicule personnage pour lequel on veut que s'excite un nouvel embrasement dans l'Europe.

Ce noble Chevalier Espagnol que les Francois soupçonnoient d'estre partisan de la Maison d'Autriche , & qu'ils souhaittoient d'enlever , qui avoit , dit-on , connoissance de la supposition du Testament qu'on attribue communement à Charles Roy Catholique. Ce preux Chevalier estoit un misérable & vil artisan , que ses crimes & la crainte des suplices avoient chassé de Madrid depuis plusieurs années. Il estoit venu à Lisbonne pour s'enroler dans la Troupe de Canoniers que le Roy de Portugal levoit : mais la paye luy parut trop mediocre : dénué de tout , entraîné par un autre Espagnol vagabon comme luy il se laissa conduire chez le Comte de Walstein Ambassadeur de l'Empereur ; en ce temps-là ce Comte distribuoit liberalement de l'argent à tous les Espagnols qui vouloient bien appeller l'Archiduc leur Roy. Celuy-cy receut quelques Piastrés ; peu de jours après il le repentut d'avoir ajousté à ses autres crimes celuy de trahir son Roy & sa Pa-

trie ; il resolut de passer en Galice , ou les privileges de ce Royaume le mettroient à l'abry des poursuites de la justice de Madrid ; il vint demander à l'Envoyé d'Espagne un passeport dont il croyoit avoir besoin.

Ce Ministre luy reprocha ses crimes & le Commerce qu'il avoit eu chez le Comte de Walstein. Il respondit avec une telle insolence que l'Envoyé crut pouvoir se faire justice d'un malheureux qui luy manquoit de respect. Il ordonna à ses gens de le prendre , & de l'enfermer dans une chambre. Mais bientôt il se porta à luy pardonner , & à le faire passer où il vouloit aller ; il le fist conduire à bord d'un Vaisseau François qui estoit prest à partir pour Vigo. Mais le Capitaine ayant appris que les ennemis estoient dans ce Port, fist route en France , & arriva à Brest. L'Espagnol y fut débarqué & mis en pleine liberté.

Cependant comme ce prétendu Chevalier , lorsque les gens de l'Envoyé d'Espagne le conduisoient au Port de Lisbonne , avoit crié , & appelé au secours ; ignorant ce qu'on vouloit faire de luy , & ne s'imaginant pas qu'on l'envoyoit en Galice où il avoit demandé d'aller : le Guet de la Nuit , qui le laissa passer , raporta le lendemain ce qu'il avoit vu. On voulut esclairsir le fait : les ennemis du Roy d'Espagne prirent soin d'empoisonner une action toute simple & tres innocente ; on la fist passer pour une injure faite au Roy de Portugal. Quelques-uns des Ministres de ce Prince desja gagez par les Alliez profiterent de cette occasion avec tant de malignité , qu'ils le determinerent à consentir qu'il fust fait un insulte à l'Envoyé d'Espagne en la personne d'un de ses domestiques que l'on fist arrester.

Tant de vivacité , sur une avanture qui meritoit si peu d'estre relevée , parut au President Rouillé un contre-temps desagrecable dans la conjoncture où l'on

l'on estoit à lors. Un des Ministres du Roy de Portugal bien intentionné pour le bien commun se trouva dans les memes sentiments. Ils convinrent l'un & l'autre qu'il estoit plus à propos d'estouffer ce differend que de faire un plus grand esclat. Sa Majesté Portugaise informée de quelques ouvertures faites par le President Rouillé, & fort esloignée de le croire auteur ou complice de ce pretendu attentat, comme on l'assure hardiment dans le Manifeste, accepta sa mediation. Le Courier destiné pour porter à Madrid les plaintes du Roy de Portugal ne partit point : l'accomodement s'fist.

La seule condition qui regardoit la France, fut que l'Espagnol embarqué sur le Vaisseau François, seroit renvoyé de France s'il y estoit arrivé, & remis à l'Envoyé d'Espagne, pour estre par luy représenté. Dés que l'Ambassadeur de France eust avis que cet homme estoit à Brest, il informa le Roy de Portugal de son arrivée, de son séjour, de sa maladie, des ordres qu'on luy avoit donnés de se disposer à partir pour Lisbonne, aussi tost qu'il le pourroit faire; & justifia tous ces faits par des actes authentiques. Il continua d'instruire ce Prince du depart de ce mesme homme, qui de Brest passa à Rochefort, du Vaisseau sur lequel il devoit estre embarqué à Rochefort pour venir à Lisbonne, & enfin de toute la conduite de ce rare personnage, jusqu'au jour qu'il luy plut de disparoistre à la faveur d'un Passe-port de l'Intendant de Rochefort, qui averti trop tard, par celui de Brest, de l'importance de ce nouveau Chevalier, luy permit d'achever son voyage par terre.

Voilà toute l'histoire de ce terrible attentat qui selon l'auteur du Manifeste, ne peut estre effacé que par des ruisseaux de sang. Je suis persuadé que le Roy de Portugal n'en a pas une si estrange opinion : d'autant plus qu'on assure, que s'il luy plaisoit d'inte-

roger l'Amirante, il sçaura bien-toſt les raiſons & les lieux qui cachent aux yeux du monde, le burleſque Heros de cette nouvelle ſcène: en quelque coin de la terre qu'il ſoit; il eſt bien eſtonné de ſe voir cité dans un Maniſeſte; pour moy je ne fais pas un Maniſeſte, je ne fais qu'une Lettre à mon amy: mais j'avouë que je ſuis honteux, qu'un ſujet ſi vil & ſi meprizable y occupe une ſi grande place.

Les autres raiſons du Maniſeſte, qui m'eſchappent & que j'oublie ſans deſſein, comme un homme qui pircourt cet ouvrage & qui n'eſt pas chargé d'y répondre, n'eüſſent pas fait moins de honte au Roy de Portugal; elles ſont encore plus vaines & plus frivoles que celles que j'ay rapportées. Car par exemple, l'union veritable, réelle, & deſja faite de la Monarchie d'Eſpagne avec celle de France, & les preuves qu'on en donne, ne vous ſont-elles pas pitié? Ces preuves ſont le rang des Grands d'Eſpagne, eſgal en France à celui des Pairs; celui des Pairs de France eſgal en Eſpagne au rang des Grands, & la protection des deux Couronnes à Rome déſerée au Cardinal de Medicis. Ainſi lortque le Cardinal d'Eſtrées a eſté chargé en meſme temps du ſoin des affaires de France, & de celles de Portugal à Rome, le Royaume de Portugal eſtoit uni à la France, & ne faiſoit qu'une meſme Monarchie.

Que vous ſemble-t-il de la crainte que doit inſpirer aux Eſtats qui ſe ſont deſtachés de la Monarchie Eſpagnolle, tels que ſont le Portugal & la Hollande, de la crainte, diſ-je, que leur doit inſpirer la Lettre qu'après la mort de Charles II. le Roy de France eſcrivit aux Eſpagnols, par laquelle il les aſſenroit qu'il taſcheroit de rendre, ſous le Regne de ſon Petit Fils, la Monarchie Eſpagnolle auſſi floriffante qu'elle l'eſtoit autrefois? Une ſi miſerable réflexion ne vous ſouleve-t-elle point contre un homme, qui meprife aſſez les autres hommes, pour la

leur donner comme un motif legitime d'une affreuse guerre, qui causera peut-estre la ruine entiere du Portugal ?

L'Empereur, dans tous les Manifestes qu'il a adressés aux Espagnols, n'a-t-il pas dit les memes choses que le Roy de France dans sa Lettre ? Ne les assure-t-il pas sans cesse que l'Archiduc son Fils rendra à la Nation Espagnolle toute son ancienne gloire, & tout son ancien lustre ? Relisez ces Manifestes : vous y trouverez, sinon les memes termes, au moins le mesme sens. Le Roy de Portugal devoit donc declarer aussi la guerre à l'Archiduc. Il devoit nous donner ce nouveau spectacle. On diroit alors qu'il ne reconnoist des Roys que pour leur declarer la guerre, & qu'il ne la leur declare que pour leur montrer qu'il n'est pas en estat de la faire.

Estes-vous presentement d'une autre opinion que moy sur les Manifestes anonymes ? N'apercevez-vous pas que dans de semblables escrits, qui ne sont parés d'aucun nom, on debite impunément de pueriles raisons, & des fausserés dont personne ne rougit, & dont un Roy a honte de s'avouer l'Auteur.

Ce vaste & immense dessein attribué fausement à la France, & developpé avec tant d'art, chef-d'œuvre de l'Auteur du Manifeste, est une de ces imaginations que non seulement un Roy, mais un Particulier sage rougiroit de donner serieusement, comme une opinion qu'il auroit eue, ou mesme comme une simple & premiere idée, sur laquelle il se seroit arrêté.

Aussi tost après la solemnité des Noces du Roy • Tres-Chrestien avec l'Infante Marie Therese, si on • en croit l'Auteur du Manifeste, les François ne • songerent qu'à disposer toutes choses pour unir un • jour la Monarchie d'Espagne à la France. •

En verité il devoit se souvenir que les François en ce temps-là estoient bien abatus & bien fatiguez. Les troubles d'une longue Minorité, plus de vingt ans de guerres civiles & estrangeres, la police du Royaume destruite, l'autorité peu respectée, les Finances espuisées, tout cela avoit fait de grandes breches à l'Estat. Il y a apparence qu'on songeoit plustost à les reparer, plustost à conserver qu'à acquerir. Un dessein si hardi & si espineux ne devoit gueres entrer dans l'ame de gens las & rebutés. Mais l'Autheur ne veut point estre esclave de la vraysemblance, & meprise le précepte d'Horace:

Sibi convenientia finge.

Ailleurs il peint les François brusques, impetueux, legers, violents; inconsiderés: icy il les montre pleins de politique, enveloppés dans une profonde dissimulation; allant par d'impenetrables abîmes à un but que pendant plus de trente ans personne ne decouvre: Il leur donne des veuës si esloignées dans l'avenir, que jamais Corneille Tacite n'en attribua de si longues à Tibere.

• Ils regarderent d'abord, dit-il, ce qui pouvoit
 • les arrester ou les traverser dans leur entreprise;
 • & ils s'appliquerent à escarter les obstacles. L'Espagne par elle-mesme, continuë-t-il, ne leur en
 • opposoit aucun: Depuis long-temps foible, languissante sous la tutelle d'une femme, ou sous l'autorité d'un Roy infirme & malade, elle estoit assée à insulter; elle n'avoit ny flotte, ny armée;
 • desnüée d'hommes & d'argent, battuë de tous les vents, sans gouvernail, sans pilote, sans conseil.
 • Les affaires de l'Estat estoient abandonnées; les
 • Grands enivrez dans l'oisiveté & les delices, ne songeoient qu'à se destruire les uns les autres à la Cour, & à se disputer la faveur.

Ne nous informons plus qui est l'Autheur de ce Manifeste ; où les Espagnols sont traitez si indignement. Cette seule peinture le démasque. N'y reconnoissez vous pas l'esprit & le stile d'un Hollandois, qui fier de sa liberté, hait toujours, méprise & insulte les anciens Maîtres ?

Quatre Nations puissantes dans l'Europe, pour-
suis il, mais trop foibles chacune en particulier
contre la France ; unies toutes quatre ensemble,
pouvoient empêcher l'exécution de son formida-
ble projet. Ces Nations sont l'Allemagne, l'An-
gleterre, la Hollande & le Portugal. La France
dresse des batteries séparées contre toutes ; elle
entreprend de les détruire, de les gagner, ou de
les occuper, en sorte qu'aucune ne soit en état de
s'opposer à elle, & de défendre l'Espagne.

Elle n'employe en Portugal que les flatteries,
les pompes vaines, & les spectacles : elle propose
des Mariages ; elle envoie de magnifiques Am-
bassades ; elle montre des flottes superbes dans la
Rivière de Lisbonne, comme une parade de ses
forces maritimes, & afin qu'on ajoute foy à ce
qu'elle publiera de ses autres forces. Il n'en faut
pas davantage, selon l'Autheur, pour espouvanter
& estourdir le Portugal.

Mais contre les Hollandois elle est reduite à se
servir du fer & du feu. La France ne peut en-
dormir ces redoutables Dragons dont les yeux
sont toujours ouverts sur le salut de l'Europe ; elle
refout en 1671. de les exterminer entièrement, &
d'en abolir la race, afin de n'avoir plus de surveil-
lants qui découvrent les intrigues, & qui s'oppo-
sent à l'union qu'elle veut faire des deux Monar-
chies.

Quant aux Anglois, elle les livre à leur propre
inquiétude, à l'inconstance de leurs esprits, à la

» diversité de leurs sentimens , à la constitution
 » irreguliere de leur Gouvernement composé de
 » parties Aristocratiques , Democratiques , & Monar-
 » chiques ; à la bigarure de leurs Religions , & enfin
 » aux troubles & aux dissensions civiles , qu'excitent
 » incessamment parmy eux *tant d'erreurs humaines* , au
 » milieu desquelles , ce sont les propres termes de
 » l'Auteur , *il est difficile de conserver l'égalité & la*
 » *paix.*

» Les Allemands , l'Empereur , & tout le Corps Ger-
 » manique ont esté enveloppez & enchaînez par la
 » France , afin qu'ils ne prissent pas les armes , quand
 » elle executeroit son grand dessein. A la vérité les
 » chaînes n'ont pas esté assés fortes ; mais il ne faut
 » pas sur si peu de chose chicanner un Auteur qui a
 » beaucoup travaillé pour composer un plan magni-
 » fique , qu'il espere que les lecteurs admireront.

» Teckeli fut donc suscité pour la France : c'estoit
 » pour elle qu'il faisoit la guerre en Hongrie. Les
 » Turcs furent appelez par elle : ce fut par ses
 » ordres qu'ils declarerent la guerre à l'Empereur
 » & aux Venitiens. Ainsi le siege de Vienne , & à ce
 » que je croy , celuy mesme de Candie , tous ces grands
 » événemens qui ont estonné l'Europe , n'estoient , se-
 » lon nostre Auteur , que de petits jeux de la France ,
 » que des preludes legers , & les premiers degrez
 » qu'elle bastissoit pour arriver à ce but de l'union des
 » deux Monarchies , projetée dès le temps du Mariage
 » de Louis XIV.

Si ce plan est chimerique , comme il le paroistra
 sans doute à tout homme raisonnable , il n'est pas
 injurieux à la France. Elle ne doit pas se plaindre
 des pensées folles qu'on luy attribue ; l'Auteur ne
 les croit pas extravagantes ; il en est charmé ; elles
 luy semblent belles ; du moins elles sont grandes ; &
 elles font voir qu'il n'a pas des François une idée me-

diocre. Mais je ne sçay si les autres Nations dont il parle dans ce magnifique sistesme, doivent estre bien contentes de la peinture qu'il fait d'elles.

Les Espagnols, selon luy, sont assoupis dans l'oisiveté, amollis par les delices, livrés à de petites caballes, incapables d'agir, & de se deffendre eux-mêmes.

Les Portugais sont des esprits frivoles, qu'on amuse en leur montrant des vaisseaux dorez, en leur donnant des festes & des spectacles.

Les Anglois sont des insensez, qui ne sçauroient s'accorder entr'eux ny sur la politique, ny sur la Religion; ennemis d'eux-mêmes, qu'on destruit en les abandonnant à leurs propres fureurs.

Les Allemands & les Suisses sont des gens stupides, sans veuës, ignorants leurs interets, des bestes qu'on enveloppe & qu'on enchaîne sans qu'ils le sentent, sans qu'ils s'en aperçoivent.

Telles sont les nobles idées que l'Auteur, dans son sistesme ridicule, tâche de nous donner de ces peuples. Ne m'en croyés point sur ma parole: relisez ces peintures avec attention; & soyés convaincu que je ne charge point les couleurs qu'on y a employées.

Enfin, si on l'en croit, les Hollandois sont les seuls habiles, esclairés, forts & invincibles, incapables d'estre trompés par la ruse, ou abattus par la force; les Dieux tutelaires de l'Europe; les seuls que la France a creû devoir apprehender.

O! que l'Europe est miserable, & indigne d'estre estimée, si parmy tant de peuples civilisés depuis tant de siècles, les Hollandois sont les Aigles!

Les genereux Espagnols apprennent au Portugal combien est fausse sur leur sujet l'opinion de l'Auteur du Manifeste. A present qu'ils ont les armes à la main, ceux qui se preparent à les insulter, &

ceux qui estoient venus pour les deffendre, confessent tous esgallement qu'aujourd'huy les Espagnols sont aussi intrepides, aussi prévoyants, aussi laborieux, aussi redoutables qu'ils l'estoient lorsque le nouveau monde espouvanté de leurs victoires, tomboit devant eux, & les adoroit.

Admirés les caprices de la fortune, comme elle se joue des pensées des hommes, & comme elle rend ridicules les plus brillantes reflexions de l'Auteur du Manifeste. Il estoit beau, disoit-il, qu'un Roy issu du plus pur Sang Espagnol, allié aux plus illustres Maisons d'Espagne, sorti des mêmes Antestres tendist ses mains secourables & amies à l'Espagne, leur commune patrie. Et de même qu'un Medecin charitable, pour guerir malgré eux les intenses, ne craint point de tirer presque tout leur sang, le Roy de Portugal, si les Espagnols refusoient d'écouter la raison, & avoient la folie de ne pas reconnoître l'Archiduc pour leur Roy, se preparoit à faire couler à grands flots leur sang pour les rendre sages.

Il falloit, disoit encore nostre Auteur, admirer & adorer la Providence, de ce que les Portugais, depuis soixante trois ans, ont esté séparés du reste de l'Espagne, afin qu'il y eust un Roy Espagnol, qui delivrast des peuples voisins & alliés de l'insupportable domination des François. La bizarre fortune se mocque de tant de rares traits, & esmousse toute la pointe de ces curieuses remarques.

Ce sont les Espagnols qui viennent en Portugal, & qui tendent leurs mains secourables & amies aux Portugais, pour les delivrer des chaînes des Anglois & des Hollandois, dans lesquelles ils se sont mis : ce sont les Espagnols qui paroissent les Medecins charitables, qui viennent employer les remedes violents, & tirer le sang des Portugais, pour les guerir de leur frenesie :

nesie : enfin ce sont les Espagnols qui doivent *admirer & adorer la Providence*, laquelle par des moyens inimaginables à la prudence humaine, les rappelle après *soixante trois ans* dans le Portugal, peut-être pour le réunir à leur Monarchie.

Les autres Nations peuvent, si elles le veulent, s'éllever contre le jugement désavantageux que le même Auteur temeraire a porté d'elles : Mais je ne conseille pas aux François de se justifier sur l'union des deux Monarchies. Il vient de naître un fils au Duc de Bourgogne. Que les hommes se taisent : Dieu parle luy-même. Si on n'a pris les armes que pour empêcher que les deux Monarchies ne s'unissent en une, qu'attent-on pour poser les armes ? Voilà l'union qu'on apprehendoit, rendue impossible, & la Monarchie d'Espagne aussi séparée de celle de France, que si un Prince Autrichien regnoit en Espagne.

Philippe V. ne sera plus rapellé pour venir prendre la Couronne de France : Philippe V. aura luy-même des enfans en Espagne ; sa florissante jeunesse ne permet pas d'en douter. On n'osera plus dire qu'il ne porte qu'un vain titre de Roy, & que les François regnent sous son nom en Espagne. Il y regnera luy-même, comme ont regné les Princes Autrichiens, amoureux de la grandeur de sa Maison en Espagne, & occupé à l'y faire fleurir. Il n'est plus permis de penser qu'il préférera les intérêts de la France, où il ne retournera jamais, à ceux de l'Espagne, où il demeurera toujours, & où il devient le fondateur d'une nouvelle Maison. Qu'importe à l'Europe que ce soit un François ou un Autrichien qui regne en Espagne, pourveu que le François soit indépendant & détaché de la France, comme le seroit l'Autrichien ? Pourveu qu'entre les Monarques de France & d'Espagne, il n'y ait plus de secrets

D.

hainés, qui arment incessamment les deux plus puissantes Monarchies l'une contre l'autre, & qui rejettent l'Europe dans des guerres éternelles?

La Paix sera plus assurée quand le François regnera en Espagne, que si l'Aùtrichien s'y reëtablissoit. L'amitié sera assés forte entre les deux Branches, pour empêcher les guerres injustes, pour estouffer les anciennes discordes, & pour entretenir la bonne intelligence entre les deux Nations, qui donnent le mouvement à tout le reste de l'Europe: elle ne le fera pas assés pour souffrir que l'une devienne plus puissante que l'autre, & entreprenne de donner la loy à ses voisins.

La Paix désirée reviendra donc bien-tôt sur la terre: & j'espère que j'auray la joye de vous voir revenir aussi dans vostre patrie.

Ne vous semble-t-il pas que la voix du Tout-Puissant vous invite à y retourner, & invite tous les hommes à se reconcilier avec le Roy de France? Ne vous semble-t-il pas que Dieu le declare un Prince selon son cœur? Dieu a souvent accordé des prospéritez & des victoires aux impies mesmes & aux scélérats: Il n'a promis qu'aux Justes la benediction qu'il vient d'accorder au Roy de France. C'est un gage de la Paix qu'il a résolu de luy donner. Je suis, Monsieur, vostre, &c.

A BASLE, avec Permission des Supérieurs, 1704.

44

VINGT-QUATRIEME LETTRE DUN
Suisse à un François.

A Paris le

Juillet 1704.

MONSIEUR,

Ne vous inquietés plus de l'escriit Italien que vous m'avés envoyé : J'ay reçu enfin ce ridicule ouvrage ; je l'ay lû : & puis que vous le voulés, je vous rendray compte de ma lecture ; mais souffrés que je me plaigne du peu de cas que vous faites de mon temps, lorsque vous m'obliges à le perdre sur un sujet qui mérite si peu vos reflexions & les miennes.

Au lieu de nous entretenir des impertinences du *Soldat de la Mirandolle*, de la fade Critique qu'il fait d'une de mes Lettres, de ses remarques, de ses discours dignes du corps de garde, où se rendant justice à luy-mesme, il a estably la Scene, Recueil pedantesque & ennuyeux d'une infinité de citations hors de propos, & que peut-estre, hors vous & moy, personne n'a eu la patience de lire jusqu'à la fin : au lieu dis-je de nous occuper d'une si miserable matiere, il vaudroit mieux nous souvenir de ce que je vous escrivois l'année passée ; & comparer les raisonnemens que je faisois en ce temps-là, avec les événements qui les justifient en celuy-cy.

Au mois de Juillet de l'année passée, je vous escrivois sur l'interdiction du commerce de Lettres & d'es-

A

criture entre les Sujets des Puissances qui se font la guerre : j'examinois cette cruauté inouïe contre les particuliers, qui ne se haïssent point, qui ont des amis, des parents, des affaires dans les pays ennemis ; enfin qui sont allés malheureux d'estre obligés de sacrifier leurs biens & leurs vies, pour les ambitieuses querelles de leurs Maîtres ; sans estre encore privés de la consolation permise de tout temps, même dans les plus sanglantes guerres, de se communiquer leurs pensées, de déplorer entr'eux les malheurs communs, & quelquefois d'y trouver des remedes dans cette communication mutuelle.

Je m'estonnois que les Hollandois, qu'on estime les plus habiles Négociants du monde, qui se le croyent eux-mêmes, eussent pû, contre toute sorte de regles & de principes, contre l'interest essentiel de leur commerce, consentir à cette barbare interdiction exigée par les Anglois, plutôt pour ruïner la Hollande, que pour faire du mal à la France ny à l'Espagne. Je disois que de quelque costé qu'on l'envisageast, elle estoit pernicieuse aux Hollandois.

Si les Estats Generaux ne la faisoient pas observer rigoureusement, comme les Anglois le prétendoient, s'ils souffroient que les Commerçants, sous des masques & des noms supposés trouvaissent moyen d'entretenir leurs anciennes correspondances ; en ce cas, sans tirer de l'odieuse loy le fruit qu'on s'en estoit promis, ils ne laissoient pas d'amasser sur eux toute la haine & toute l'indignation des peuples.

Si au contraire ils tenoient la main à l'exécution barbare, ils s'exposoit en ruïnant les Commerçants particuliers, à ruïner entierement la Republique ; & ils ne faisoient pas un mal bien sensible à la France ny à l'Espagne ; parceque, disois-je, ces deux puissantes Monarchies ont des ressources infinies en elles-mêmes. Chés elles le commerce souvent trop

négligé , n'est proprement qu'une surabondance de forces , & plutôt un ornement de l'Empire , qu'un vray besoin de l'Estat. Il n'en est pas de même dans la Republique de Hollande , qui n'a de forces , qui n'a de nerfs , qui n'a de vie qu'autant qu'elle en tire du commerce.

Mes raisonnemens n'ont point esté faux. La conduite des Hollandois en fait connoître aujourd'huy la verité. Ils n'ont pû , une année entiere , soutenir l'interdiction des Lettres. Les murmures de leurs Commerçants les avoient empeschés de tenir la main à une observation exacte & rigide. Les Magistrats avoient dissimulé les contraventions ; les Marchands , comme je l'avois prévu , s'estoient déguisés ; avoient trouvé par tout des complices & des protecteurs de leurs fraudes , avoient forcé tous les obstacles , & communiquoient toujours avec leurs correspondants en France. Cependant cette revocation tacite de l'interdiction , n'a pas suffi pour calmer les justes inquietudes des Sujets en Hollande. Il a falu rétablir ouvertement les Postes , & la correspondance des Lettres ; & malgré ce rétablissement , le commerce n'est pas moins languissant , & ne menace pas moins d'une ruïne entiere & prochaine.

Les Estats Generaux avoient persuadé à leurs peuples , que l'interruption du commerce avec la France ne seroit préjudiciable qu'à la France , & ne leur apporteroit qu'un dommage leger , & presque insensible à eux , qui Maîtres d'un commerce estendu dans les quatre Parties du monde , ne regardent la France que comme un point dans leurs vastes entreprises. Ils les avoient assurés qu'aussi-tost qu'il leur plairoit de rétablir , malgré la guerre , le commerce avec la France , elle en escouteroit la proposition , & y consentiroit avec joye.

Ces promesses ont soutenu pendant quelque temps ,

le courage des peuples : Elles leur ont fait supporter leurs misères & leurs pertes avec patience. Enfin ils se sont laissés d'attendre & de souffrir ; ils ont connu que le commerce avec la France leur estoit plus important & plus nécessaire qu'on ne leur disoit ; ils se sont plaints, ils ont demandé à leurs Supérieurs, l'exécution de leurs paroles.

L'événement a encore justifié mes pensées, & confondu celles de ces grands hommes qui gouvernent la République. Ils ont souhaité le rétablissement du commerce ; ils en ont, par des voyes sournées & détournées, jetté des propositions indirectes : la France n'a pas même tesmoigné s'en appercevoir, ny cherché à entendre. Que diront-ils présentement à leurs peuples pour les consoler, & pour se conserver dans l'esprit des Sujets le credit, l'opinion, la confiance si nécessaires à ceux qui commandent ?

On m'a écrit de la Haye, que la populace inquiette murmure assés hautement. La prospérité de quelques-uns, luy fait sentir plus vivement sa misère : on leur reproche leur opulence : De grands Magazins, dit-on, remplis de Marchandises de France, assùrent à leurs Maîtres, pendant la guerre & pendant l'interdiction du commerce de France, un profit si immense & si certain, qu'il ne faut pas esperer que les riches possesseurs de ces Magazins si bien fournis, consentent ny au rétablissement du commerce, ny peut-être jamais à la paix.

Il est vray que la paix ouvre un champ également libre à tout le monde : les pauvres, pendant la paix, font le commerce aussi hardiment que les riches : l'industrie même triomphe souvent de la richesse. La guerre le rend dure & aride, elle le sème d'épines : elle augmente les frais, elle rend les entreprises onéreuses & difficiles ; elle esloigne les pauvres, & ne favorise que les riches. Ainsi, comme dans un Estat

mesme populaire , par une corruption presque aussi ancienne que la nature ; la voix des riches l'emporte sur les cris des pauvres ; la multitude en Hollande aura beau se plaindre & demander la paix : on soutiendra toujours qu'il est impossible de la faire ; ou qu'elle est contraire aux interets de la Republique. Cependant la Republique perira par la guerre, & le riche & le pauvre esgalement aveuglés seront esgalement opprimés.

Je vais vous repeter ce que je vous ay peut-estre escrit plus d'une fois : mais c'est une de ces verités éternelles, qui frappent toujours & qu'on ne se lasse point de considerer. Il est une respiration , & des elemens pour les corps politiques , de mesme que pour les naturels : tirés-les des elemens qui leur sont propres, vous les verrés languir, & bien-tost perir. La guerre fust l'element des anciens Romains : le commerce est celuy des Hollandois. Aussi-tost que les Romains se laisserent de conquerir, aussi-tost qu'ils voulurent donner des limites à leur Empire, aussi-tost qu'ils cessèrent de manier les armes, & qu'ils cultivèrent trop le commerce & les arts de la paix ; aussi-tost ils virent leur puissance tomber, & leur Empire se démembrer : ils devinrent la proye des Barbares à qui ils avoient appris à faire la guerre.

Les Hollandois se lassent d'estre Marchands, ils veulent estre Guerriers ; ils sont dégoutés de leurs Comptoirs & de leurs Banques, ils se plaisent à manier les armes : ils verront leur credit & leur reputation s'évanotir ; ils verront peut-estre ces peuples barbares qu'ils ont domptés & rendus esclaves dans les Indes, secouer le joug de la Republique , pendant que toutes ses forces sont occupées dans l'Europe : ils verront peut-estre dans l'Europe mesme les Nations Belliqueuses, ausquelles ils ont enseigné le commerce , leur faire tomber des mains les armes & le commerce. Des événemens qu'on

ne peut ny prévoir, ny imaginer, jeux de la fortune communs dans la guerre, détruiront peut estre cette liberté; qui obtenüe par les armes estrangeres, ne se conservoit que par le commerce: les Hollandois ressembleront peut-estre un jour aux Allemands: ils se diront libres, & ils ne le seront plus effectivement.

Croyés-vous que si l'Empire estoit vraiment libre, il ne prendroit pas aujourd'huy des partis plus conformes à ses interets, que ne sont les résolutions forcées qui ont esté prises au commencement de cette guerre dans la Diette de Ratisbonne? Les Allemands verroient-ils tranquillement tant d'armées estrangeres, fondre dans l'Empire, & s'apprester à le descherir? N'obligeroient-ils point l'Empereur à porter ailleurs le Theatre d'une guerre qui désole l'Allemagne, pour les interets de la Maison d'Autriche?

Croyés-vous que ces Villes Imperiales, ces autres Villes qui composent les restes de l'Alliance Anseatique, autrefois si considerable, toutes ces petites Republiques separées & respandues dans l'Empire, si elles oisoient parler, & suivre leurs veritables interets, comme elles faisoient quand elles estoient puissantes, avant que l'autorité de l'Empereur eut resserré la liberté; croyés-vous qu'aujourd'huy elles n'imitassent pas les Hollandois? Qu'elles n'abrogeassent pas comme eux l'interdiction des Lettres qui ruine le commerce de leurs Habitans, & acheve de ruiner la liberté de l'Estat? Qu'elles ne rouvrirent pas leurs Ports à tous leurs correspondants, chés qui elles ont de si grands, de si beaux privileges, si avantageux au commerce qui les rendoit florissantes?

Enfin croyés-vous que si les Allemands avoient conservé la liberté qu'eurent leurs Ancestres, ils parleroient sur ce qui se passe en Hongrie, comme vous me mandés qu'ils parlent? J'ose vous assurer qu'ils ne

pensent pas de mesme. Ces discours que vous me rapportés sentent trop la servitude, & sont plus dignes des derniers Grecs devenus par leur lasche flatterie, l'opprobre des peuples; que des descendants de ces nobles & magnanimes Germains; de la farouche vertu desquels Corneille Tacite nous a laissé une peinture si merveilleuse.

Ils tiroient, dit-il, leur origine des Dieux: leur pays n'avoit jamais esté habité que par ceux qui y estoient nés; jamais envahi par des Conquerants; ils n'avoient jamais, par des mariages estrangers, confondu leur sang avec celuy d'autres Nations, ny corrompu la pureté de leurs mœurs antiques en se mêlant avec d'autres Peuples: leurs Roys mesmes & leurs Capitaines élus par la voix du peuple n'avoient pas droit de chastiment sur eux: le suplice des coupables estoit un mystère de Religion réservé aux Prestres; afin qu'il parust qu'un peuple si genereux & si libre ne reconnoissoit pour maîtres que ses Dieux*.

Cette ancienne race de Teuton & de Mannus n'eust point traité de scelerats & de rebelles les Pannoniens; si de son temps opprimés comme sont aujourd'huy les Hongrois, ils eussent esté contraints de faire ce que font ceux-cy pour restablir les privileges, & la liberté de leur Patrie.

Jugés vous-mesme si les Allemands ont raison de condamner les Hongrois: s'il n'y a nulle difference à establir entre des Rebelles, & les mécontents de Hongrie; & s'il est honteux à des peuples fidelles, & à des Princes de les secourir. Je vais mettre devant vos yeux toute la cause des Hongrois.

Vous avés servy, aussi-bien que moy, dans les Armées de l'Empereur contre les Turcs. Souvenés-vous de l'indignité avec laquelle les Troupes nationales de Hongrie estoient traitées: toujours campées

* Corn. Tac. de Mor. Germ.

separement, loin du reste de l'Armée, dans des lieux difficiles & incommodes; exposées à l'insulte des ennemis; rarement secouruës lorsqu'elles estoient attaquées; menacées du feu des Allemands si elles reculoient. Le plus vil soldat Allemand se croyoit en droit de commander à l'Officier Hongrois: vous eussiez dit que les Hongrois n'estoient que des esclaves destinés à toutes les fatigues pour le service des Allemands, qui ne partageoient avec eux ny la gloire ny le butin.

J'ay veu ces braves & malheureux Hongrois engagés souvent dans de dangereuses escarmouches, à la veuë de tout le Camp Imperial; ils estoient contraints quelquefois de s'ébranler & de donner combat, pour soutenir leurs compatriottes: ils envoyoient demander du secours & des Troupes reglées, seulement pour favoriser leur retraite: on leur en refusoit: les Imperiaux accourus sur des hauteurs regardoient tranquillement les perils, & la deroute de cette courageuse Milice, comme un spectacle de Gladiateurs que l'Empereur leur auroit donné.

Ces hommes si méprisés sont pourtant ceux qui nous ont appris à vaincre les Turcs. Ils sont les dignes & illustres descendants de ces indomprables Scites, qui sortis de leur Patrie avec le terrible Attila leur Roy, s'establirent dans la Pannonie superieure, à qui de leur nom de Huns ils ont donné celuy de Hongrie qu'elle porte aujourd'huy. Ce sont eux qui sous la conduite de ce même Roy, surnommé le fleau de Dieu, bouleverserent l'Empire Romain, & conquerirent l'Allemagne, l'Espagne & l'Italie: ce sont eux qui repoussés dans la Pannonie y ont fait ferme contre toute l'Europe; s'y sont retranchés & maintenus, longtemps sans Chefs, & sans discipline, enveloppés dans les tenebres, & les superstitions du Paganisme.

Dieu

Dieu enfin les esclaira. Le glorieux Estienne canonisé depuis par l'Eglise, fut leur Apôtre, & leur premier Roi en Hongrie; ils embrassèrent la Foy, ils despoillèrent l'erreur & la barbarie, sans degenerer de la gloire de leurs Ancestres, & sans dépouiller leur ancienne valeur. Aussi guerriers sous la Loy de l'Evangile, qu'ils l'estoient sous le joug de l'Idolatrie, ils n'ont jamais connu d'autres arts, d'autres sciences, d'autre commerce, d'autre employ, que celui des armes & de la guerre. Infatigables soldats, ils sont depuis plus de deux siècles le rampart de la Chrestienté contre les Turcs. Toujours sous les armes, toujours s'opposans comme une digue à l'irruption. Tantost vainqueurs & attaquans; tantost vaincus & chassés; avec une fortune diverse toujours intrepides & constants; ils n'ont jamais cessé de combattre, & de respandre leur sang, pour conserver celui des autres peuples Chrestiens. Les Turcs ne se souviennent qu'en fremissant des Hunniades & des Corvins, de ces magnanimes Rois que la Nation Hongroise choisissoit autrefois chez elle-mesme.

Telle est cette Nation, que les Ministres de l'Empereur méprisent, & qu'ils mettent sous le joug des Allemands. Si veritablement il semble qu'elle ait perdu aujourd'huy quelque chose de son ancienne splendeur; si le bruit de ses exploits, si sa reputation est moindre dans l'Univers; ce n'est que depuis que la Maison d'Autriche est montée sur le Throsne de Hongrie.

Les Ministres de cette Maison n'ont pas voulu croire les Hongrois dignes des Gouvernemens de Places, des Charges, des Dignités & des Prelatures de l'Estat, qu'ils ont toutes confiées à des Allemands. En divers tems, & sous differents Regnes de la Maison d'Autriche, on a veu Suoudy, Mansfeld, Baste, Tanhauser, Buquoy, occuper la haute Charge de Pa-

latin du Royaume, instituée par les premiers Rois pour protéger la liberté des peuples, contre les entreprises des Rois mêmes. Quelle protection pouvoient attendre les Hongrois d'Etrangers, & d'ennemis de leur liberté? On a veu à la honte & au mépris des Hongrois, sous le regne présent de l'Empereur, cette même charge longtemps vacante, & comme supprimée, après la mort du Comte Vvessellini, parce que ce genereux Comte avoit trop laissé connoître le dessein qu'il avoit de defendre, selon ses obligations, la liberté & les Privileges du Royaume. La memoire est encore recente des cruautés qu'ont exercées, des outrages & des indignes traitemens qu'ont faits aux Nobles Hongrois les Generaux Allemans Spork, Spankau, & Kops, à qui l'Empereur avoit donné les principaux Gouvernemens de Hongrie.

Pour attacher plus d'opprobre & plus d'ignominie sur les Hongrois, la Maison d'Autriche n'a jamais observé aucune foi avec eux. Elle a voulu qu'on les crût trop infidelles, & trop perfides pour meriter qu'on leur tint parole, ou trop lasches & trop foibles pour se faire craindre si on leur en manquoit.

La liberté a quelquefois respiré; quelquefois la Maison d'Autriche a été contrainte de restablir les Privileges, lorsque Estienne Boscai, lorsque Bethleem Gabor, lorsque George Ragotski, en differents temps à la teste de puissantes Armées, en demanderent la restitution; & de nos jours lorsque le celebre Tekeli combattoit pour la même cause. Mais combien de temps ont duré les capitulations obtenues en faveur des peuples? Ce n'a esté qu'autant que ceux qui les avoient procurées ont eu les armes à la main, & ont esté en estat de maintenir leur ouvrage par la force.

Enfin, pour mettre le comble à l'avilissement de la Nation, les Ministres de la Maison d'Autriche ont

contraint, par leurs violences, les Dessenfours de la foy Chrestienne, à implorer dans leur defespoir, la protection des ennemis de la Foy, moins barbares, & plus religieux dans leurs promesses, que ces superbes Ministres. Ce sont eux-mesmes aussi qui ont donné aux Hongrois l'exemple de s'allier avec les Turcs.

Le Comte de Teckeli, dans le Manifeste qu'il publia en l'année 1686. * en fait à la Maison d'Autriche un sanglant reproche. *C'estoit, dit-il dans ce Manifeste, c'estoit Ferdinand luy-mesme qui voulut se rendre Tributaire des Infidelles. Solymán ayant pris Bude, & presque toutes les autres Places de la Hongrie, les rendit à Jean Sepuse sans rien exiger de luy.*

Jean Sepuse, ou Jean de Zapol Comte de Scepus, Vaivode de Transilvanie; Prince renommé par sa valeur, avoit esté élu, & couronné Roy de Hongrie par les Estats du Royaume, après la mort de Lotis le jeune tué dans la bataille de Mohacz en l'année 1526. Ferdinand I. qui avoit épousé la sœur de Lotis, prétendit que le Royaume luy appartenoit par sa femme, y entra avec de nombreuses Troupes, & força quelques Provinces à le reconnoistre. Les deux Princes après de longues guerres firent des Traités entre eux; s'accorderent pour partager le Royaume, contre les Loix & les Statuts de la Hongrie, dont la Couronne n'est point hereditaire. Les Rois n'en sont qu'usufruitiers, choisis par les peuples pour conserver la liberté & les Privileges; aussi-tôt qu'ils les violent, aussi-tôt ils perdent leur souveraineté; & les peuples ne sont plus leurs sujets. Une infinité d'exemples dans l'histoire de Hongrie confirment cette regle établie par les Constitutions. Sepuse malgré ces Traités illégitimes, depouillé par Ferdinand, appella Soliman à son secours.

Après la mort de Sepuse, continué Teckeli dans son

* Troubles de Hong. Liv. XVII.

Manifeste, Ferdinand voulant depouiller sa Veuve Isabelle; & son fils Jean II. cette Veuve infortunée fut contrainte d'avoir recours encore une fois; à la protection du Sultan, qui retint Bude, pour les frais de la guerre, avec Cinq-Eglises, Albe-Royale, & Gram. Les Autrichiens, ajoute-t-il, ne peuvent nier, que Ferdinand n'eust offert à Soliman, de luy faire payer par chaque Hongrois un escu de tribut, s'il vouloit refuser sa protection à Sepuse.

Ce sont ces Traités avec les Turcs, dures & déplorable extrémités, où l'injuste ambition de ceux qui regnoient a poussé des courages libres, impatients du joug, & de la servitude; ce sont, dis-je, ces Traités qui ont commencé les malheurs de la Hongrie. Ils ont servi de pretexte à la Maison d'Autriche, pour donner aux Etrangers toutes les charges, & tous les Gouvernemens du Royaume, comme si elle eust apprehendé que les Hongrois ne les livraissent aux Turcs.

Que ne laissoit-on ce peuple guerrier jouir de sa liberté & de ses privileges? Que ne se souvenoit-on de ce que le Roy S. Estienne escrivoit au Duc Emeric son fils aussi pieux & aussi saint que luy? *Illis tibi militent, non servant.* Qu'ils soient vos soldats; & non pas vos esclaves. *Illis tibi, fili mi, sint patres & fratres; regardés-les, mon fils, comme vos peres & vos freres.* Les Rois qui font regner la clemence sont véritablement Rois; ceux qui regnent sans elle ne sont pas Rois, ils sont Tirans. *** Reges patientes regnant, impatientes vero tyrannizant.* Pourquoi les Ministres de la Maison d'Autriche n'ont-ils pas pris des preceptes si sages & si chrestiens pour regle de leur politique? Avant que la Maison d'Autriche eust regné en Hongrie on n'avoit point vu les armes Hongroises marcher sous les Estandarts de Mahomet.

Des peuples desesperez, à qui on oste la liberté;

^p S. Steph, dec. Lib. I. Cap. III. ^{**} Ibid. Cap. V.

qui leur appartient par les Loix du Royaume, & par les conventions qu'ils ont faites avec les Souverains qu'ils ont droit d'essire; qu'on ne traite plus en sujets, qu'on traite en ennemis, sont-ils si criminels, de recourir à toute sorte de moyens, pour regagner cette précieuse liberté? Après tout quand les Hongrois ont traité avec les Turcs, ils l'ont fait sans trahir ni leur Patrie, ni leur gloire, sans renoncer à leur foi, sans recevoir aucune condition, qui luy portast préjudice.

Le Pere des Croyans, pour rendre la liberté à Loth son Neveu, n'offensa point le Seigneur, en faisant alliance avec Escol & Aner Rois idolâtres. Une infinité d'autres exemples dans l'Ecriture sainte, connus de tout le monde, autorisent de semblables alliances.

Les Empereurs Theodose, Arcadius, Honorius & Valentinien eurent des Traités de ligue & d'alliance avec les Goths, les Alains, les Gepides, les Vandales, les François, presque tous encore Payens. Sous le regne de ces Empereurs, la Foy estoit encore vive & ardente: le zele de la Maison du Seigneur embrasoit les cœurs Chrestiens; l'Esprit de Dieu qui a fait parler les hommes Apostoliques devant les Rois de la terre, avec une sainte hardiesse, animoit de grands personnages: tels estoient saint Ambroise accoustumé à avertir Théodose, & à le reprendre de ses fautes, S. Hierôme, S. Augustin, S. Chrysostome, S. Leon. Aucun d'eux ne s'est élevé, n'a écrit, n'a parlé contre ces alliances, que la circonstance & le besoin justifioient.

C'est donc bien injustement, que les Ministres de l'Empereur en ont fait un crime aux Hongrois, après leur en avoir fait une nécessité: c'est bien injustement qu'ils les traitent de Rebelles & de Traîtres après que par tant d'outrages, par tant d'application à les jeter

dans l'opprobre , ils les ont obligés à prendre les armes , pour redemander & leur ancienne gloire , & leur ancienne liberté qui leur ont esté ravies.

Il faut pourtant l'avouer, ce mépris dans lequel on a taché de les estouffer, ne seroit pas une raison legitime de se soustraire à la domination reconnue, si en les avilissant on les avoit laissés libres, comme on y estoit obligé par les conventions. Mais on n'a rien obmis de ce qui pouvoit contribuer à l'aneantissement de leur liberté.

La plupart des plaintes que les peuples font contre leurs Souverains, ne sont que de fausses accusations & de faux pretextes de revoltes criminelles. Il n'en est pas de mesme de celles des Hongrois : non seulement elles sont justes ; mais les Hongrois differents des autres peuples , sont autorisés par les Loix de leur Royaume , à faire encore de plus grands efforts qu'ils n'en font.

Je ne sçay si je pourray bien vous expliquer toute mon idée sur ce sujet : souvent les images que nous présentons, ressemblent peu aux originaux que nous avons dans l'esprit. Je seray obligé de vous fatiguer, par un detail de choses que vous sçavés aussi-bien que moy : mais pardonnés-moy quelques moments d'ennuy, & souffrés que pour executer ce que je me propose, je fasse icy une peinture legere du génie des Constitutions de Hongrie, auxquelles les autres Estats qui se prétendent libres, n'ont rien qui ressemble.

Après que le saint Roy Estienne eut fait recevoir la Foy aux Hongrois, il leur donna des regles de gouvernement & de police dignes de la lumiere d'en-haut, qui l'esclairoit. On ne les lit point sans estre touché, & sans reconnoistre l'Esprit qui les a dictées. Ce n'est point un Legislatteur, un Roy qui commande à des Sujets, c'est un Pere de famille qui exhorte ses enfans, & qui leur donne des conseils, pour conserver entr'eux l'union & la justice.

Les successeurs d'Estienne ne luy ressemblerent pas : Les Hongrois retournerent au Paganisme : les crimes & l'insolence des peuples, l'ambition & la tyrannie des Roys abolirent la plupart des Constitutions d'Estienne. Quelques Roys craignants Dieu, & entre autres saint Ladislas, tascherent de les relever ; mais la corruption avoit prescrit contre la justice ; & les saintes Loix demurerent long-temps ensevelies dans l'oubly & l'inobservation.

Enfin André II. monta sur le Throsne ; & pendant un regne de trente ans, il ne s'appliqua qu'à faire revivre l'esprit & les reglements d'Estienne ; à remettre un juste équilibre entre la Royauté & la liberté, rendant à l'une tout ce qu'elle avoit perdu, & dépoüillant l'autre de ce qu'elle avoit usurpé. Il fit en l'année 1222. un Decret celebre ; dans lequel après avoir avoué que l'injuste ambition de plusieurs Roys seduits par leurs propres passions, ou par les mauvais conseils d'hommes pervers & corrompus, avoit presque détruit la liberté accordée aux peuples par saint Estienne ; il ajoute que la justice contre la Majesté Royale, ne se pouvant faire plus dignement que par la Majesté Royale elle-mesme, il a resolu d'escouter contre elle les plaintes de ses Sujets, & de remedier aux defordres...

Il confirme, il accorde de nouveau aux Nobles, au peuple & au Royaume de Hongrie, la liberté inscrite par Estienne : & afin qu'elle ne soit plus exposée aux usurpations & aux cupidités ambitieuses des Roys, il finit son Decret par cette clause memorable.

Quod si vero nos, vel aliquis successorum nostrorum, aliquo unquam tempore, huic dispositioni nostra contraire voluerint, liberum habeant harum autoritate, sine nota alicujus infidelitatis, tam Episcopi, quam alii fobagione, ac nobis regni universi, & singuli, presentes & futuri, posterique, resistendi, & contradicendi nobis, & nostris successoribus, in

perpetuum facultatem. Si Nous, si aucun des Roys nos successeurs, nous entreprenons jamais de contrevenir à la Constitution que nous-faisons aujourd'huy : que tous les Evêques & Prelats, tous les Seigneurs & Nobles du Royaume ; & chacun d'eux en particulier, presents & à venir & leurs successeurs, ayent en vertu des presentes, à perpetuité le droit & la faculté de s'opposer à nos entreprises, & de nous résister à nous & aux Roys nos successeurs, sans pouvoir estre notés ny poursuivis comme rebelles.

Les précautions pour conserver la Loy, ne sont pas moins admirables, que la Loy mesme. Il semble qu'André eust prévu, & apprehendé quelque violence pareille à celle qui presque de nos jours, a esté faite en Bohême, lorsque les Ministres de la Maison d'Autriche bruslerent tous les Titres de l'Estat. Ce nouveau Fondateur de la liberté de Hongrie, ordonne qu'on fasse sept exemplaires originaux de son Decret, tous esgallement scellés du Sceau d'or. Il veut que l'un soit envoyé au Pape & conservé dans le Vatican. Qu'un autre demeure entre les mains du Roy, afin qu'il s'instruise sans cesse de ses obligations. Un autre soit au pouvoir du Palatin du Royaume, afin que l'ayant devant les yeux, il ne permette jamais, que le Roy ou les Nobles s'escartent des regles de ce Decret. Les autres exemplaires devoient estre gardés dans les Archives des Hospitaliers & des Chevaliers du Temple, & en d'autres lieux aussi sacrés.

Que de soins & de mesures pour rendre une Loy autentique & irrevocable ! On la sanctifie, en quelque maniere, on la consacre par la connoissance qu'on en donne à tous les peuples de l'univers, & au chef de l'Eglise, comme pere commun des fidelles : elle est mise sous la protection de la foy publique & du droit des gens ; elle est recommandée à tous ceux, entre les mains de qui elle est déposée, & en la personne seule

seule du Pape, elle a autant de garants de son observation, qu'il y a de Princes Chrétiens dans la Communion du Pape. Tous les Roys de Hongrie depuis André; ceux de la Maison d'Autriche, l'Empereur, même ont juré de l'observer. Examinons donc à présent la cause des Hongrois, selon l'esprit & les regles de cette Loy fondamentale.

Il est certain qu'un des principaux privileges de la liberté instituée par Estienne, restablie & confirmée par André, est celuy d'élire les Roys, & de n'en reconnoistre point d'autres, que ceux que les Estats du Royaume ont élus. Toute l'histoire de Hongrie en fait foy. Après la mort d'Estienne, qui ne laissa point d'enfants, Pierre le Teutonique fut mis sur le Trône; *Electus*, dit l'historien, *per regnicolas in regem, ob gratam memoriam sancti Regis avunculi sui*. Elu par les peuples en memoire du saint Roy son oncle. Aba autre neveu d'Estienne, fut encore élu par la même consideration: Tous deux déposés à cause de leurs cruautés & de leur tyrannie perirent misérablement. André Premier, chassé de Pologne, leur succeda par l'élection unanime des mêmes peuples. Je serois infini si je rapportois tous les exemples historiques qui prouvent ce droit d'élection. Il est le fondement de la liberté: c'est aussi le premier qu'on a attaqué pour la détruire. Ferdinand soutint que le Royaume estoit hereditaire; ses successeurs ont travaillé à en assurer l'heredité à leur Maison; l'Empereur a consommé l'ouvrage.

Tout le monde sçait l'histoire des derniers troubles de Hongrie; les Partisans de l'Empereur disent que trop de zele pour la Religion Catholique, porta ce Prince à enfreindre beaucoup de privileges de la Nation Hongroise, afin, selon eux, de resserrer l'herésie dans des bornes plus étroites, ou de la chasser, même entierement de Hongrie s'il eust pû. Ceux qui jugent de ses desseins moins favorablement, disent

qu'il fit servir la Religion de masque à l'ambition, & les poursuites contre l'herésie, de couverture à l'envie d'abolir la liberté. Quoyqu'il en soit, tous conviennent esgalement que les privileges de la Nation furent trop vivement attaqués.

Si donc on se presente d'un costé les violences & les cruautés exercées contre ceux qui defendoient les privileges; & de l'autre les termes formels de cette Loy sacrée d'André, qui autorisoient ces illustres Victimes de la Patrie, à s'opposer & à résister : Pourra-t-on se souvenir sans horreur des supplices de tant d'innocents ? Ces testes celebres, dont je vous ay parlé dans une de mes precedentes Lettres, abbatuës sur des eschaffauts : Ces proscriptions, ces confiscations, ces chasteaux rasés, ces familles dégradées, ces noms fameux condamnés à une éternelle ignominie, tant de meurtres, tant de sang versé injustement, ne cri-
ront-ils point devant Dieu & devant les hommes, ne justifieront-ils point les Hongrois mécontents ?

Mais que pensera-t-on du dernier acte, & pour ainsi dire, de la carastrophe de cette longue & terrible tragedie ? C'est la scene de 1687. qu'il faut que je developpe à present. Sur la fin de l'année 1687. tandis que le Comte Teckeli, & un nombre assés considerable de Hongrois fidelles à la patrie, avoient encore les armes à la main pour deffendre la liberté, les Ministres de l'Empereur aveuglés par les prosperités estonnantes, que Dieu luy avoit accordées contre les Turcs; au lieu de mériter de nouvelles benedictions, en imitant les saints Roys qui ont fondé, ou réstablí la liberté de Hongrie, songerent au contraire à la détruire entierement.

L'Empereur convoqua à Presbourg une Assemblée de Prelats, de Seigneurs & de Deputés des Villes; on appella cette Assemblée les Estats du Royaume. L'Empereur s'y rendit; & il demanda que son fils l'Arch-

177
duc Joseph, aujourd'huy Roy des Romains, fust reconnu Roy hereditaire de Hongrie : Ses armées inondoient la Hongrie ; la terreur & l'épouvante accompagnoient ses ordres, & marchaient devant luy ; Quelle résistance pouvoient faire des hommes dénués de secours, & abandonnés de tout le monde ? Neanmoins l'Assemblée en consentant au Couronnement de l'Archiduc Joseph, osa supplier l'Empereur de conserver au Royaume, la liberté d'élire ses Roys ; elle osa luy demander d'escouter les plaintes des Estats, & de satisfaire aux griefs tant généraux que particuliers, avant que le Prince son fils fut couronné : Elle ne fut pas même escoutée. Enfin elle consentit à admettre la succession hereditaire, en faveur de la Maison d'Autriche ; mais elle demanda, que s'il y avoit plusieurs Princes dans cette Maison, il fust permis aux Estats de choisir au moins celuy qui leur plairoit davantage : Cette vaine ombre de liberté luy fut encore refusée ; elle reçut le joug tel, & aussi pesant qu'on le voulut imposer.

On dressa un acte, par lequel les Estats reconnurent l'Archiduc Joseph pour leur Roy, & declarerent que le Royaume seroit hereditaire, à tous les descendants mâles de ce Prince, & le seroit même aux femmes au deffaut des mâles ; & si la branche de la Maison d'Autriche en Allemagne s'esteignoit entierement, il appartiendroit à la branche Espagnolle, avec la même preference pour les mâles, & le même droit pour les femmes au deffaut des mâles. L'acte fut signé ; les Estats se separerent sans rien obtenir de ce qu'ils avoient demandé pour le soulagement des peuples : l'Archiduc Joseph fut couronné.

Comme on venoit de changer pour luy la forme de l'Estat, on ne craignit point de changer celle du serment que les Roys avoient accoustumé de prester. On trouva des restrictions & des clauses, pour le

delier, quand il luy plairoit, de tout ce à quoy il s'obligeoit. Il jura de conserver les droits, privilèges, anciennes & louables coutumes du Royaume, de la manière, ajousta-t-on, qu'on est convenu qu'elle doivent estre entendues. Il jura d'observer les Decrets du Serenissime Roy André; à l'exception, ajousta-t-on encore, du trentunième article; depuis ces mots, (*Quod si vero nos,*) jusques à ceux-cy: (*in perpetuum facultatem.*) Le peu de mots compris dans cette exception, renferme, comme vous voyés, la Loy qui permet aux Hongrois de s'opposer & de résister aux Roys, lorsque les Roys attentent sur la liberté. C'estoit une barriere qu'André avoit élevée contre l'ambition des Roys, pour garder les peuples. Il n'avoit pas prévu que les Autrichiens regneroient en Hongrie.

Tandis que parmy les festes & les réjouissances des Allemands, Presbourg devenoit le tombeau de la liberté des Hongrois; Teckeli aux environs d'Albe-Royale, à l'exemple de Sertorius dans l'ancienne Lusitanie, pendant que Rome gémissoit sous la tyrannie de Sylla, estoit l'asile & le refuge de cette liberté persécutée, il en ramassoit les débris, il en recevoit les derniers soubles, il luy conservoit un reste de respiration, il escrivoit à toutes les Villes & à toutes les Communautés de Hongrie, il exhortoit les peuples à se défendre, il faisoit dans ses Lettres Circulaires, des protestations publiques contre la violence, & il préparoit au moins à ses neveux, des causes légitimes de renouveler la guerre pour relever les droits de leurs Peres.

Les oppositions nécessaires ont donc esté faites, pour conserver les droits de la République. Mais quand elles auroient esté obmises, quelque homme sensé oseroit-il soutenir, que par une exception frivole dans un serment fait & reçu sans aucun droit de part ny d'autre, la vigueur d'une Loy si solennelle

pût estre affoiblie? Ny l'assemblée de Presbourg, où les suffrages n'estoient pas libres, Estats informes, mutiles, separés d'une partie considerable des principaux membres du Royaume; ny l'Archiduc Joseph, ny l'Empereur n'ont pu legitiment revoquer, au prejudice du peuple, une Constitution estable depuis tant de siecles, & devenuë entre les Rois, & le peuple un lien d'obligations mutuelles. Un consentement general & unanime, de tous les Hongrois, suffiroit à peine pour autoriser une simple interpretation d'une Loy si respectable. Ce consentement a certainement manqué, & à l'acte qu'ont donné les pretendus Estats de Presbourg, & à l'exception, que l'Archiduc Joseph a faite dans son serment.

Si l'équité naturelle, si le droit des gens, si le droit Divin mesme ne sont pas encore devenus de vains noms, & de vieux tiltres prescrits; s'il est permis de raisonner suivant les principes anciens de ces droits sacrez; est-il possible de ne pas regarder comme une injustice manifeste, cet Acte odieux, qu'on a arraché des Estats de Hongrie enfermés dans Presbourg, au milieu des armes menaçantes des Allemands? Est-il possible de ne pas faire des vœux pour le Prince Ragotski, comme on en fait pour l'innocence opprimée? Est-il possible de ne pas avouer que jamais entreprise ne peut estre reputée juste, si la sienne ne l'est pas?

Pour moy bien loin de considerer ce Prince ainsi que les Imperiaux le considerent, comme un revolté, & un ambitieux; je le regarde comme un pere de sa Patrie, comme un veritable disciple du saint Roy Estienne, qui disoit que les Seigneurs Hongrois devoient estre les deffenseurs du Royaume, & les protecteurs des foibles. *Regni propugnatores, imbecillum defensores*. Enfin je le regarde comme un nouveau Brutus à qui les Hongrois devront leur liberté, s'ils sçavent

profiter de la conjoncture favorable que le Ciel leur fournit.

Il me semble que l'équité de leur cause est assez prouvée. Jettons les yeux sur la conduite des peuples que l'Empereur fait marcher contre eux. Les Allemands abandonnent leur propre pays aux hostilités étrangères, & viennent dans celui des Hongrois, pour les empêcher de recouvrer leur liberté. N'auroit-on point raison de leur adresser le vers d'Horace,

Quid rides? mutato nomine de te

Fabula narratur.

Que faites vous? vous croyés-vous jouir de la fortune des autres: c'est la vôtre propre qui est en danger. Considérez les desmarches de l'Empereur en Hongrie, & les chemins qu'il a pris pour amener le terrible changement de 1687. comparés-les à ses desmarches dans l'Empire: si entre les unes & les autres, vous découvrez quelque différence; soyez tranquilles sur ce qui vous regarde; courez à son secours, aidez-luy à retenir les Hongrois dans les fers: Mais si vous remarquez que sa maniere de regner, ses regles, ses principes, sa politique, ses usurpations sont par tout les mêmes; songés à vos propres affaires; songés à vous garantir, ne songés point à accabler les autres; donnez plutôt du secours à vos voisins, aidez-les à sortir du precipice, afin qu'à leur tour ils vous aident à n'y pas tomber.

Le Regne de l'Empereur en Hongrie, n'a été qu'un cercle continuel, d'entreprises sur les Privilèges, de plaintes de la Nation, de Diettes assemblées pour appaiser les murmures, de promesses de satisfaire aux demandes des Etats, d'inexécution des promesses, de nouvelles entreprises sur la liberté, & de nouvelles Diettes aussi infructueuses que les premières. Telles ont été les Diettes convoquées en différents temps à Cassovie, à Presbourg, à Altembourg, à

Edembourg, dans lesquelles l'Empereur faisoit tout esperer sans rien accorder; ou accordoit tout, sans rien executer.

Quel succès different ont eu les Diettes de l'Empire? combien de plaintes ont esté faites de tout temps par les membres du Corps Germanique? quelles satisfactions ont esté obtenuës? combien de Reglements dez le temps de l'élection de l'Empereur accordés par luy, sont encore inexecutés? combien de Memoriaux donnés inutilement pour l'en faire souvenir? combien de nouveaux griefs ajoutés aux anciens? L'Empereur a ouvert toutes les Diettes par les demandes qu'il a faites pour lui à l'Empire; les Estats de l'Empire ont fait les leurs à leur tour; les Commissaires Imperiaux les ont receuës; mais aussi-tost que les demandes de l'Empereur ont esté accordées, aussi-tost on a séparé les Diettes, & les demandes des Estats Germaniques ont esté renvoyées au Conseil de l'Empereur, on on ne s'est pas donné la peine de les examiner. Les ordres que quelquefois les Diettes ont proposés pour la conservation de la liberté, & de la police du Corps Germanique, & que l'Empereur n'a pû s'empescher d'approuver, n'ont jamais esté observés, & n'ont servi qu'à fournir de nouveaux sujets de plaintes aux Diettes suivantes; plaintes toujours d'autant plus vaines, qu'elles sont devenuës plus anciennes.

Quelle promesse du Ciel, quelle assurance ont les Allemands, que l'Empereur ne voudra pas establir dans l'Empire la succession hereditaire, comme il l'a establie en Hongrie? Quelle assurance en ont-ils, dis-je, quand il se conduit avec eux, comme il s'est conduit avec les Hongrois? La Bulle d'or gardera-t-elle mieux la liberté Germanique, que la Constitution d'André II. n'a gardé la liberté Hongroise? La Bulle d'or est-elle plus respectée dans l'Empire, est-elle plus ancienne, est-elle plus autentique que n'e-

stoit la Constitution d'André dans la Hongrie? Il n'y a que trois originaux de la Bulle d'or, scellés du Sceau d'or; il y en avoit sept de la Constitution d'André: la Constitution d'André est de plus d'un siecle plus ancienne, que la Bulle d'or. Tant de tiltres de resp. & ne l'ont pas deffenduë contre l'ambition Autrichienne.

Il est vray que les forces de l'Empire sont plus redoutables que n'estoient celles de la Hongrie. L'Empire a ses Electeurs & ses Princes, qui reunis peuvent aisement balancer la puissance de la Maison d'Autriche. La Hongrie n'avoit-elle pas ses Palatins & ses Comtes, assés puissants contre l'Empereur s'ils eussent tous esté unis, & s'il ne les eust attaqués qu'avec ses propres forces? Mais il les sceut diviser, & il amena contre eux les forces de toute l'Allemagne, qui les subjuguèrent; ne sçaura-t-il point diviser les Electeurs, & les Princes de l'Empire? ne travaille-t-il pas sans cesse à les diviser? ne l'a-t-il pas déjà fait? ne les a-t-il pas armés les uns contre les autres plus d'une fois? Et comment l'Allemagne quelque jour, lorsqu'elle aura abbatu la Maison de France, comme elle l'espère, & enrichi celle d'Autriche de toute la succession d'Espagne, comment, dis-je, pourra-t-elle résister aux forces des Etats hereditaires de l'Empereur, des Royaumes de Hongrie, & de Bohême, & de trente Royaumes dont la Monarchie Espagnolle est composée? Ses Electeurs & ses Princes subiront le mesme joug, qu'ont subi les Palatins; la Bulle d'or aura la meisme destinée qu'a eue la Constitution d'André II. & l'Empire sera obligé de souscrire à quelque resultat semblable à l'Acte des Estats de Hongrie de 1687. Je ne croy pas que la saine & droite politique puisse former d'autres conjectures, ny de tout ce que je viens de rapporter, tirer d'autres conséquences.

Ma Lecture est déjà si longue, que je devrois me dis-

dispenser de vous parler de l'Escrit Italien du Soldat de la Mirandolle ; mais je veux vous punir de l'ennuy qui m'a accablé en le lisant , & vous ennuyer à vostre tour. D'abord que j'ay jetté les yeux dessus , & que j'en ay vû les marges chargées de près de cent citations de l'Ecriture sainte , d'un nombre prodigieux d'autorités de Theologiens Scholastiques, de Casuistes, de Saints Peres & de la Somme de saint Thomas ; j'ay crû que j'allois lire une Homelie ou une Controverse, & non pas des reflexions politiques sur les affaires presentes , & j'ay esté estonné que vous m'envoyassiez un pareil ouvrage.

A vous dire la verité , je pense que le prétendu Soldat a plus manié de Breviaires que d'espées : je vous assure qu'il se sert encore plus mal de la plume, qu'il ne se serviroit de l'espée. Cependant j'avoie que je ne puis le definir, ny definir son ouvrage. Est-ce un Traité d'histoire, de politique, de religion, de morale ? Je l'ignore, & sans doute il l'ignore luy-mesme. Il a voulu faire un mélange de toutes ces Sciences, & il n'a fait qu'un monstre, où l'histoire, la politique, la Religion sont esgalemment defigurées & mal entendues. Quel cahos ! Que de confusion ! Que d'ignorances !

Il pretend que j'ay voulu faire une peinture odieuse de l'Allemagne ; & il me reproche d'avoir fait une ébauche qui ressemble plutôt à la France , qu'à l'Allemagne. Rendés-moy justice : ay-je jamais parlé de l'Allemagne, que comme d'un pays de tout temps fertile en hommes illustres, & digne de l'estime de toute les Nations ?

Il veut , dit-il , m'aider à faire le portrait de la France. Il suffisoit, ajoute-t-il, pour peindre la beauté d'Helene, de prendre un charbon de l'embrasement de Troye ; mais pour peindre l'horrible laideur de la France, il va me prester, non un carbone, mais un car-

D

bonchio ; une escarboucle tirée de la France même. Cette escarboucle , est Gregoire de Tours : *Quest'è Gregorio Turonense ; Franceſe , Dotto , Vescovo , è ſanto cano- nizzato.*

Que penſés-vous du charbon & de l'escarboucle , (*carbone , carbonchio* ,) ce jeu de mots n'est-il pas bien digne du corps de garde ? Le pont Neuf icy n'en vou- droit point. Les traits de cette escarboucle avec les- quels on pretend noircir la France , ſont l'usurpation & les conquêtes de Clovis ſur les Goths ; les teſt. s que ce Prince fut obligé d'abatre pour élever ſon Empire ; les guerres que ſe firent ſes enfans , le ſang de leurs freres qu'ils verſerent , les malheurs & les deſordres des premiers regnes de cette race encore demi-barbare. Selon le Soldat de la Mirandolle , il ſeroit aisé aujour- d'huy d'effacer toute la gloire de Rome même : On n'auroit qu'à luy reprocher le meurtre de Rhemus , l'enlèvement des Sabines , & les crimes de Tullie & de Tarquin.

La Religion eſt encore plus mal employée que l'Hiſ- toire. Il eſt ſcandalisé de ce que , dans cette Lettre que je vous eſcrivis au mois de Novembre de l'année paſſée , j'ay dit en parlant du Pape qui occupe aujour- d'huy le Saint Siege : *Le ſaint Pontife , plus ſaint par l'im- tégrité de ſa vie , que par le titre de ſa dignité ſacrée* : Il trouve dans cette façon de parler , de l'erreur , de la flatterie , du venin , de l'ironie & de l'impicté : Que ſçay-je qu'elles horreurs il n'y trouve point ? La main qui a eſcrit cette louange , devoit eſtre coupée , dit- il , & la Lettre où ſe lit cette horrible louange , de- vroit eſtre condamnée au feu.

Un des plus zelés enfans de Calvin parleroit-il avec plus de fureur ? Seroit-il plus ſcandalisé de la juſtice qu'on rend au Chef viſible de l'Egliſe ? Chercheroit-il avec plus de ſoin tous les ſophiſmes , & toute la ſubtilité ridicule de l'Eſchole pour rendre odieuſe

cette peinture de la vie sainte d'un Pontife digne d'estre à jamais admiré & imité ? Je m'en raporte à vous-mesme. Mais cet homme qui en cet endroit, nous assure qu'il embrasse toujours la doctrine la plus Catholique, *Sentite Signor Capitano, dit-il, quando mi trovo alla Spiegazione della dottrina, imparai quella massima Cattolica* : ce mesme homme un peu auparavant, nous raconte, que lorsque Charles-Quint entra triomphant dans Rome, un des confidens du Pape demanda au saint Pere, s'il vouloit qu'on assassinast Charles-Quint : le Soldat de la Mirandolle fait respondre le saint Pere, comme autrefois le fils de Pompée respondit sur une pareille question ; *queste cose si fanno, e non si dicono.*

Ces traits d'histoire odieux, & incertains ne sont crûs, ou du moins ne sont relevés qu'à Geneve, par ceux que vous appellés vos Freres en Christ, séparés de l'Eglise. Les vrais enfans de l'Eglise nient ou taisent, ignorent ou oublient ces malignes & fausses anecdotes, & ne soupçonnent point de telles horreurs, ceux que Dieu a establis ses Vicaires sur la terre.

Le Soldat de la Mirandolle n'est pas moins blessé de l'éloge du Duc de Baviere, que de celui du Pape. Mais dans la Critique qu'il fait de celui du Duc de Baviere, s'il montre autant de colere, il fait voir plus d'ignorance.

Le Duc de Baviere seul, avois-je dit, le veritable Arminius de l'Allemagne moderne. . . il Duca di Baviera solo, vero Arminio della moderna Alemagna. Le pauvre Soldat ne connoist point Arminius à qui je comparois le Duc de Baviere : sa vaste érudition ne s'étend pas jusques-là : Il ne sçait pas qu'Arminius est ce fameux Capitaine des Cherusques, peuples de la basse Allemagne, duquel Corneille Tacite fait l'éloge dans ses Annales, qui défit Varus, & qui fit perir trois Legions

Romaines, dont Auguste pleura si amèrement la perte. C'est à ce deffenseur de la Liberté Germanique, que j'ay comparé le Duc de Baviere. Mais le tres-sçavant Soldat à qui le nom mesme d'Arminius est inconnu, au lieu d'*Arminio*, a lû ou crû lire *Armellino*, qui signifie Hermine, & a pensé que j'avois dit que le Duc de Baviere estoit l'Hermine de l'Allemagne moderne. La jolie comparaison que c'eust esté d'un grand & redoutable Guerrier avec une Hermine !

Le Mirandolois ne s'amuse point à relever le ridicule de cette comparaison ; il traite la matiere serieusement, il deploye toute sa doctrine ; il trouve qu'il y a une grande impudence à moy de comparer le Duc de Baviere avec l'Hermine, qui aime mieux mourir que de se souiller ; *potius mori quam fadari*, dit-il, fort sçavamment. *En quel temps*, s'écrie-t-il, le compare-t-on à une Hermine ? *Quand le Duc de Baviere est enseveli dans la fange de Paris*. Il n'oublie pas sur cela de remarquer, que Paris en latin est appelé *Lutetia*, du mot *Lutum*, qui signifie fange. Je croy qu'il s'est trompé exprés, afin d'avoir occasion de dire de si belles choses, & si peu communes.

Une si grossiere ignorance est-elle excusable dans un homme qui avertit hautement qu'il est très-docte, & qui employe une partie de son ouvrage à faire des excuses de sa trop grande doctrine ?

Je ne doute pas que vous n'ayés remarqué ce rare endroit, où pour prouver qu'un Soldat peut estre sçavant ; il dit que les Estoilles, en faisant sentinelle, ne laissent pas que de respandre leur lumiere ; & il cite sur cela le Prophete Baruc ; *Stella autem dederunt lumen in custodiis suis*.

Hé, Monsieur le Soldat confuré, qui est-ce qui doute de la verité de cette proposition, que la science peut s'accorder avec la Profession des armes ? Pourquoy vous donnés-vous la peine de la prouver ? Pour-

quoy cités-vous Ajax , Hercule , Pallas , Jule-Cesar , les fils de Ruben & de Gad , Moÿse , David ? Ils ne s'estoient peut-estre jamais vûs ensemble , dans nul autre escrit , & ils sont fort estonnés de s'y trouver dans le vôtre. Non on ne doute point qu'un Soldat ne puisse estre sçavant ; mais on vous declare que vous n'estes ny soldat ny sçavant.

Il me semble que je prens un stile un peu grossier. N'est-ce point que la mauvaise lecture m'a desja gâté ? Mais le moyen de se servir d'un stile plus délié quand on parle d'un tel personnage ? Il ne connoistroit pas la délicate raillerie : Et s'il voyoit cette Lettre , il prendroit pour de vrayes louanges les ironies les mieux marquées.

O que je plains la Maison d'Autriche , de n'avoir plus d'autres Orateurs , ny d'autres Deffenseurs , que de pareils Escrivains ! Elle en avoit autrefois de si habiles & de si éloquents. O que cette decadence fait bien sentir l'injustice de sa cause ! Le vray merite ne veut point combattre contre la verité. Mais n'estes-vous point honteux de m'avoir fait lire tant de fadeuses & de pauvretés ? Pour moy je suis las de les revoir. Je les abandonne aux Muses de la Samaritaine & aux Chantres du pont Neuf , dignes adversaires d'un tel Athlette.

Au lieu de vous obeïr & de vous respondre trop serieusement , comme j'ay fait , sur la *ponderatione seconda del Soldato dalla Mirandola* , je devois vous envoyer l'Epigramme de Catulle.

* *Annales volusi cacata Charta*

Votum solvite pro mea puellâ.

Annales de Volusius , papiers salis par les plus vils usages ; acquisits le ven de Lesbie. J'avouë pourtant que je serois plus difficile & plus glorieux que Catulle. Si quelque aimable Lesbie avoit fait un vœu pour moy , je vou-

Cat. Carm. 36.

drois qu'elle sacrifiait quelque chose de meilleur que les esclaves du Soldat de la Mirandolle. Je finiray cependant ma Lettre, comme Catulle finit son Epigramme : Soyés jettes dans le feu , misérables esclaves pleins de ruse & d'impertinences.

*At vos interea venite in ignem
Pleni ruris , & inficetiarum
Annales voluti cacata Charta.*

N'en envoyés plus de semblables, si vous ne voulés pas que je me venge. Il est aujourd'hui à Paris comme il estoit à Rome du temps de Catulle ; il est des *Casius*, des *Aquinius* & des *Suffenus* : Je ramasseray tous les poisons de la Librairie , & je vous en accableray.

** Omnia colligam venena
Ac te his suppliciis remunerabor.*

Je suis, Monsieur, Vostre, &c.

* Cat. Carm. 14.

A B A S L E , avec Permission des Supérieurs , 1704.

44

Extraits

EXTRAITS DU LIBELLE,
intitulé : *Ponderatione seconda del Soldato
dalla Mirandola.*

X. Nell' entrar doppo Carlo V. trionfante in Roma , fece Pag. 5.
al Papa quell' Accoglienze, che ci riferiscono l' Istorie, è se
bene hauesse saputo, che domandando al Papa un suo confi-
dente, se voleua, che ammazzasse gl' Imperadore , rispon-
desse il Papa, *queste cose si fanno, e non si dicono.* Tuttauia l'Im-
peradore con quella pierà Austriaca perdonò al Papa, & ho-
norò al maggior segno la Dignità, e la Persona.
.... Mà si come non potrebbe meglio dipingersi la bellezza d'
Elena, che con un carbone preso dall' incendio di Troja ; per
imparargli à dipinger la Francia, voglio improntarli non un
carbone, mà un Carbonchio preso dalla medema ; quest' è
Gregorio Turonense, Francese, dotto, Vescouo, e Santo can-
nonizzato.

XI. L' esser della Francia cominciò dà una usurpazione pu-
blica, che poi seguìrò sanguinosa, poiche Clodoveo suo primo
Rè Christiano usurpò le Gallie alli Goti loro possessori per con-
cessione di Onorio Imperadore Romano.

Hauendo incitato Sigisberto acciò ammazzasse suo Padre,
doppo ammazzò lui, per usurparli il Regno, come anche col
medemo fine, & effetto, trucidò gli suoi Parenti, Charerico Rè,
& il suo primogenito ; trucidò Regnaratio, e Ricario Rè di
Cambrai parenti suoi. Quest' è la bella giustizia con la quale,
si tontò il Regno di Francia.

Non è cosa dà far' atrofrire, sopportare un tanto Prencipe Pag. 10.
gli si perda il rispetto in una lettera Francese in diuersi idiomi
stampata, con esprimere, *il Duca di Bauiera solo vero Armellino
della moderna Alemagna.* Armellino ? Quando doppo d' essersi
ribellato all' Aquila per attaccarsi al Gallo, lo grida Coiro
tutto il Mondo ? Non è questo il maggior vituperio ? Esser
lodaro da una Nazione, che altro non loda nelli Sudditi de
Prencipi, se non Inganni, Tradimenti, & insolenze ?

L' impresa famosa dell' Armellino è voler morire prima,
che macchiare la sua Candidezza col Fango, *Mori, non sedari.*
Non è noto à tutto il Mondo, che il Duca di Bauiera douendo

quanto è, e quanto hà all' Augustiss. Imperadore, doueua morire mille volte prima di lasciarsi imbrattare dal fango di Parigi? Fango sì ostinato, & eccessivo, che diede alla medema Parigi il titolo di Fango. *Lutetia Parisiorum*?

PAG. 34.

Il *santo Pontefice più santo per l' integrità di sua Vita*, che per lo titolo di *sua Dignità Sagrosanta*. Bel bello. Io non dubito punto della santa Vita del Papa, dubito, che se sotto il suo gran giudizio capitasse una Clausula sì goffa, condannarebbe al taglio la mano, & alle fiamme la Lettera. Perchè dà uno de trè scogli non se ne libera; O d' Ironia, ò di Adulazione, ò di un altro peggio dell' Adulazione, e dell' Ironia.

Se l' Autore parla solo del Titolo, col quale ogni Pontefice viene adorato da tutto il Mondo Cattolico, cioè chiamaro *Santissimo*, è un Adulazione solo capace ad uscir di penna ad un Scemo; perciocchè qual sarà quel Pontefice per l' integrità della sua vita tanto Santo, che si possi dire sia *Santior Santissimo*?

Se parla del mero Titolo seclusa la dignità Pontificia alla quale stà annesso, fa il Panegirico più Ironico; perchè il mero Titolo separato dalla Dignità, non è altro, che Vento articolato: chiamar dunque il Pontefice più Santo per l' integrità di sua Vita, che per lo Titolo, il quale secluso della Dignità non hà Santità alcuna, è una lode troppo Ironica, se il Francese Autore non verrà compatito per la sua ignoranza. Se poi parla del Titolo come inseparabile dalla Dignità Pontificia, che suppone, e peggio che dar in Scilla, per sfuggir Cariddi.

Sentite Signor Capitano, quando io mi trouauo alla spiegazione della Dottrina, imparai quella massima Cattolica. La Santità della Grazia santifica il soggetto, che la possiede intrinseca, e formalmente; La Santità della Dignità solo estrinseca, e denominativamente lo santifica; di doue, è più d' apprezzarsi un solo grado di Grazia Santificante, che tutte le Dignità unite insieme.

Essendo però la Santità personale di ogni Pontefice humana, e la sua dignità Diuina, nessuna imagine di Christo Crucifisso fabricata d'Oro, ancor che adornata con Diamanti di sommo prezzo, puol dirsi più preziosa per la materia di che costa, che per il Diuino Originale, che rappresenta. Or' ogni sommo Pontefice per la Santità della Dignità nella Chiesa, è un imagine viva, e visibile di Christo suo Capo; E' superiore à tutta la Chiesa militante con quanti Santi abbraccià nel suo grembo,

grembo, ancor che si trouassero quà quelli stanno in Paradiso: sicura la Fede con li suoi Decreti, riformo gli costumi con le sue Leggi, aprè il Cielo à Fedeli con le sue Chiaui. Per la Santità persona è imagine d' Oro, e Diamanti, così preziosa, che partecipa della natura Diuina. Mà come questa imagine quanto è più preziosa fin che vive, tanto stà più sottoposta alli pericoli, e contingenze, che ogni mortale; non aspettando il far giudizio di queste Dottrine ad un Soldato, volentieri sentirebbe io qui un gran Theologo; perche come la Francia tante volte hà contrastato la Potesà, è Dignità del Vicario di Christo, in un modo di lodarlo tanto sospettoso, hò paura vi sia nascosto qualche Veleno.

XXXXIV. Tutti noi facemo il dovuto concetto del Regnante Pontefice, non solo per la Dignità, mà anche per la Persona, resa con la sua nota pietà venerabile à tutte le Nazioni, come lor Padre universale. Essendo però Dogma Cattolico, che gli più, ò meno gradi di Santità dell' huomo più Santo, solo gli sà Iddio, che gli dà il giusto peso nella bilancia del suo Giudizio. *Spiritus ponderator est Dominus*: Come ci entra un Francesino à fare il Difinitore dell' eccesso di Santità, che se ben sia molto maggiore di quanto dice l' applauso commune, solo Dio lo puole bilanciare?

Quella clausula, che scritta sotto à qualche Statua in Parigi farebbe una apprezzata lisciatura, è troppo equivoca per il Santo Pontefice, di chi parla adesso il Francese con diuersa lingua. *Et os bilingue detestor*. Io stimo sia molto più venerabile per l' interiore sua Vita, che per il concetto della fama diuulgata in tutta l' Europa, mà per questo stesso si tende la sua Persona più degna per non appagarsi delle voci della fama; perche conforme la massima del suo gran predecessore Gregorio scritta per Specchio di un giusto; la vista inchiodata nel cuore sotto posto al peso del maggior conto, mai puol diuertirsi con la fama, che se bene giustissima, è Vento. *Hunc à iudicis interioris intuitu fama laudabilis non diuertit*.

Ciò supposto, per sottile, che sia l' Adulazione, in auvicinarsi al Pontefice coperta, è molto più sottile la vedura del suo gran giudizio in scopirla. Lo contrario si che potrebbe ammirarsi, essendo frà gli regimenti de' nemici quello degl' Adulatori cognito per il peggio di tutti. *Pessimus inimicorum genus laudantes*.

XXXXXIII. Se questo dettame Sign. Capitano, vi parà

Pag. 44

Fig. 44. proptio, io lascio criticar la Ponderazione come in propria in bocca di un Soldato, solo perche tocca qualche punto scientifico. Gran cosa! Mai hò stimato tanto triviale alcuno intendimento, che causi un total' ignorante per conseguenza di un buon Soldato; poiche il vivere frà il miccio, la poluere, e le palle, non è argomento, che manchi qualche burlume di Dottorina. Ne qualche notizia litteraria in un Soldato, è lo stesso, che portar qualche vezzo di Perle al collo, e farsi più una Spada, che un Soldato.

Un' Aiace diuentato fiore, con le lettere abbellito doppo di esser stato quel famoso guerriero. Signor nò. Che un'Aquila perche habbi l'Ungchie forti alla caccia, non perde l'acuta vista, con che riguarda il Sole nella sua carriera. Ercole sapendo domar mostri con la mano, non lascia di portar il Cielo sul capo. Pallade si vede con la penna in una mano, e con l'Asta nell'altra. Giudicate per nemici la Spada, e la penna, è un'ignoranza vergognosa; poiche la ruggine, che è macchia sù la Spada, mai puol essere bellezza sù la testa; in conclusione, se il Soldato non è sonnifero, bisogna unir la forza, & il ferro; poiche il saper combattere dà guerriero, è la più certa conseguenza di saper discorrere dà Savio.

Parlando poi con esempi, è assai, che gli Galli'pani censori si scordino di Giulio Cesare, Soldato sì famoso nell'Orbe, & alleato frà le armi Francesi: certo è che quel grand'huomo eguale in merito, & in fortuna, è più obligato alla sua penna, che alla sua Spada; Perche se la Spada uccise gli sui nemici, la penna lo mostra vivo frà gl'huomini grandi, Soldato con duplicata gloria nel gran rheatro del Mondo, e per la Spada, e per il libro, e per l'ador di guerriero, e per gli lumi di Savio.

XXXXXIV. Quando io domando agl'huomini grandi nell'intelligenza delle sagre Scritture, se un Soldato deua comparir frà le tenebre dell'ignoranza, come frà il fango delle moscherate? Mi rispondono, che alle Stelle componendo nel Firmamento le più ordinate milizie, mai gli si contrastorono gli Lumi, facendo le Sentinelle. Così le Lode Baruc, *Stella autem dederunt lumen in custodiis suis.* Una volta guerreggiarono con gli loro lumi le Stelle, e la Scrittura ci fa credere, che con gli Lumi vinsero, una volta, che guerreggiarono. *Stella manentes in ordine, & cursu suo, adversus Saram pugnaverunt.* Tralascio l'erudizione espressa nelli Soldati figli di Ru-

ben, e di Gad, il titolo di dottissimi dato agli Soldati, che guardauano Salomone; perche nel rigor litterale s' intende solo per l' esercizio delle battaglie, quell' erudizione, e Dottrina.

Mà chi potrà contrastare le scienze in Soldati sì famosi come Mosè, e Davide? Mosè frà tanti Eserciti consumato in tutte quante le scienze degl' Egittij. Attesta Paolo. *Eruditus est Moyses omni scientia Aegyptiorum.* David trionfante di Orsi, de Leoni, e di Giganti, erudito, sensato, e dotto, più assai, che non furono gli suoi Maestri, Attesta il medemo David. *Super omnes docentes me intellexi.* Basta; vi ricordo solo Sign. Capitano, come honor che sete della Spada, e della Dottrina, che quelli famosi Giganti, tutto che Giganti in forze, tutto che espressamente chiamati intelligenti della Guerra, persero la vittoria, e si persero, solo per la loro ignoranza, legete in Baruc. *Interierunt propter suam insipientiam. . . .*

VINGT-CINQUIEME LETTRE DUN

Suisse à un François.

Paris le

Aoust 1706.

MONSIEUR,

Si un autre que vous m'écrivoit ce que vous me mandés ; qu'on trouve dans mes Lettres un mépris pour les Hollandois trop injuste , & trop déclaré ; des menaces contre eux trop outrées & trop vaines ; j'aurois peine à le croire , & je dedaignerois de luy répondre : mais ne pouvant douter de la sincerité de vos avis , ny me refuser à moy-mesme le tesmoignage qui est dû à la verité ; je vais me justifier d'un blâme que je ne merite pas.

J'estime les Hollandois autant , & peut-estre plus que ne font leurs partisans zelés , qui n'ont qu'une prevention sans discernement , & une amitié fondée plutôt sur la haine contre la France, que sur la connoissance du merite , ou de la vertu de ceux qu'ils louent.

Si les Hollandois , ainsi qu'on le croit , sont descendus de ces anciens Bataves , qui unis , plutôt que soumis à l'Empire Romain , y estoient regardés comme un peuple allié , non comme une Province conquise , exempts des Charges & des Tributs imposés aux Vaincus ; conservés comme des ressources pour le besoin , & obligés seulement au service * de la guerre ;

* Cor. Tac. de Mor. Germ.

2
libres chés eux, & independants: si les Hollandois en sont descendus, jamais posterité illustre n'a mieux ressemblé à de celebres Aneestres.

De mesme que les Hollandois, les Bataves s'estoient separés, du corps de leur ancien estat par une revolte, & des guerres civiles, *seditione domestica*, * & avoient fait une nouvelle Republique. Ces premiers Fondateurs de la Nation Hollandoise, se faisoient desja distinguer entre les autres peuples, par un esprit d'industrie, d'ordre, de police, & de discipline, qui caractherise encore aujourd'huy les Hoillandois; & qui estoit inconnu à l'ancienne Germanie dans ces temps barbares, où la ferocité & le courage sans regle, faisoient toute la gloire & tout le merite des Germains.

Je louë les Hollandois, lorsque je trouve chés eux cette admirable ressemblance, cette perseverance dans les mœurs de leurs peres, cet amour de la Liberté, cet ordre de gouvernement retenu de leurs ayeux les plus reculez. Je ne les louë point lorsque je voy qu'ils adorent des Dieux estrangers, lorsque abandonnant les Dieux de leurs peres, leurs anciennes mœurs, ils ruinent les fondements de la Liberté de leur patrie.

J'admire leur patience, leur sagesse, leur courage, lorsqu'au prix de tant de sang, par de si longs travaux, ils acquierent la liberté: je deplore leur aveuglement, lorsqu'après l'avoir acquise, ils refusent d'en jouir; lorsque destruisant leur propre ouvrage, ils s'accablent eux-mêmes, de plus de taxes, de plus d'impôts, de plus de miseres, que n'en ont jamais souffert les Sujets des Monarchies les plus despotiques.

Plus j'examine leur conduite dans cette dernière tempeste, qui agite l'Europe, moins je trouve en eux

* Cor. Tac. de Mor. Germ.

ce que j'y ay admiré autrefois. Je voy qu'ils existent l'embrasement, au lieu de l'esteindre ; je voy qu'ils mettent dans un danger de ruine manifeste ce commerce florissant qui les faisoit aimer, & respecter dans toutes les parties de l'Univers ; je voy qu'ils abandonnent de vrais biens pour courir après des chimeres ; je voy qu'ils sont moins jaloux qu'ils n'estoient autrefois de cette réputation de bonne foy, de reconnaissance, de probité ; vertus de leurs peres, sans lesquelles les Republiques ne sçauroient se maintenir. Je l'avouë, dans tout cela, je ne puis m'empescher de les blâmer.

Je ne puis m'empescher de penser, que si les anciens Bataves, qui fuyant la domination trop dure de leurs propres Compatriotes, se jetterent entre les bras des Romains ; & avec les secours qu'ils en receurent, éleverent une nouvelle Republique ; si, dis-je, les anciens Bataves affermis dans leur petit Estat, s'estoient aussi-tost alarmés de l'accroissement de l'Empire Romain, des guerres, des entreprises des Romains dans la Germanie, de leurs conquestes sur les peuples voisins des Bataves, s'ils avoient demandé une barriere contre cette puissance trop formidable, si pour l'obtenir, ils avoient fait des alliances avec leurs propres ennemis, abandonné leurs genereux défenseurs, & soulevé contre eux tous les peuples ; leur inquietude les eust destruits ; & au lieu de se perpétuer de race en race jusques à nous, ils eussent esté esteints, comme tant d'autres Nations, dont il ne reste plus que le nom.

Un Roy de France disoit, que si la foy, & la verité estoient perduës, elles se devroient trouver dans la bouche des Rois. Pour moy je pense qu'on devroit aussi les chercher dans le sein des Republiques. Ces vertus sont plus recommandées, plus glorieuses, plus utiles mesme aux Rois, qu'aux autres hommes ; mais

elles sont absolument nécessaires aux Républiques.

Les Rois sont hommes, variables & mortels, sujets aux passions, aux erreurs, & à toutes les misères de la condition humaine ; ils pèsent, & ils se corrigent ; ils tombent, & ils se relevent : Les Républiques sont éternelles, & immuables : quand on commence une fois à se défier d'une République, à la craindre, à la haïr à cause de ses infidélités, ou de son ambition, on la craint & on la deteste toujours. Ses voisins se réunissent contre elle, & l'exterminent. Ainsi les perfidies de Carthage furent cause de sa ruine : ainsi la haine commune excita la fameuse guerre du Poloponèse contre les Athéniens trop ambitieux, & les accabla : Ainsi Rome même enfin succomba sous son propre poids, lorsque repudiant la droiture, l'équité, la simplicité, les mœurs, les vertus anciennes, elle épousa l'orgueil, & les vices des Royaumes détruits.

S'il est permis à un Suisse de parler du Corps Helvétique, & de le citer après de si grands exemples, j'oseray dire, que les principes opposés à ceux qu'ont suivis ces Républiques fameuses qui ont péri, feront éternellement subsister la nôtre. Les Hollandois, qui peut-être nous méprisent, lorsqu'ils comparent leurs richesses avec notre pauvreté : leurs superbes possessions au delà des mers, avec notre territoire étroit & resserré : leurs vastes & immenses projets, avec nos vœux modestes & bornées ; les Hollandois, dis-je, qui nous méprisent, dureront moins & verront moins de siècles que nous.

Ne croyés pas que je fonde la sécurité de notre durée sur la nature du climat que nous habitons. Quand nous parlons de nous, & de notre Etat aux étrangers, nous craignons de nous vanter ; & nous avons coutume de dire, que notre liberté est conservée par la pauvreté de nos terres, qui ne tantent l'ambition

ny l'avidité de personne ; mais nous n'ignorons pas qu'elle est défendue par d'autres ramparts, plus forts, & plus insurmontables.

Si les marais de Hollande, enrichis par le commerce, sont devenus le Trésor des quatre Parties du monde, & peuvent vanter l'avarice des Princes : Nos montagnes, si j'ose parler ainsi, cultivées par le Dieu de la Thrace, sont devenues l'Arsenal de l'Univers ; & vanteroiént davantage l'ambition des Conquerants. Elles sont fécondes en hommes forts & belliqueux, patients dans les fatigues, intrepides dans les dangers, fidèles dans le service ; & ces hommes, je ne crains point de le dire, s'ils obéissent à un seul Maître absolu, seroient capables de conquérir l'Empire du monde.

Machiavel fait consister nostre sûreté en ce que nous n'appellons point chez nous de Milices étrangères, & que ne nous confiant qu'à nous-mêmes, nous ne composons nos armées que de nos Compatriotes : Mais on est battu en se défendant avec ses propres armes, aussi bien qu'en se servant de celles des autres. Ce ne sont donc ny cette qualité de nostre Milice, ny cette pauvreté de nostre climat, qui nous garantissent des invasions. C'est la sagesse de nostre Gouvernement, c'est nostre modération, c'est nostre retenue dans nos anciennes bornes, c'est nostre attachement à nos loüables coutumes, c'est nostre simplicité ennemie de toute ambition, c'est nostre bonne foy avec tout le monde, qui nous gardent, qui nous protègent, qui nous défendent. Ce sont là nos forces, nos retranchements, nos citadelles.

Nous l'avons gagnée avec beaucoup de travaux & de périls, cette chere liberté dont nous jouissons, nous ne nous exposons plus à la perdre. Environnez de voisins puissants, nous les respectons tous, nous n'en offénsons aucun : nos discours ny nos actions ne

les contraignent point à courir à la vengeance, & ne nous obligent point à les apprehender: paisibles dans nos Cantons, nous voyons autour de nous se former les orages, s'exiter les tempestes, s'allumer les guerres; nous observons nos Traitez, & nous ne prenons point de party dans les querelles: Nos Ambassadeurs ne vont point dans toutes les Cours du monde, semer des allarmes, exciter des haines, reveiller l'ambition des Princes, demander une barriere contre la Puissance, qui semble s'élever au dessus des autres: Nous sçavons que si elle nous attaquoit; nostre défense importe à toutes esgallement; toutes accourent à nostre secours; l'interest commun de l'Europe est nostre barriere.

De toutes ces considerations que j'ay peut-estre trop estanduës, il s'ensuit qu'une Republique ne pouvant plus, comme fist Rome, à force ouverte assujettir le monde, qui n'est plus tel qu'il estoit du temps des Romains; ne sçauroit maintenir son Estar, que par la bonne foy & l'amour de la paix. Toute autre Regle de politique, qui ne sera pas fondée sur ces deux bases, dangereuse pour les Monarchies, est absolument mortelle pour les Republiques.

Il s'ensuit enfin, que lorsque j'ay remarqué que les Hollandois prenoient une nouvelle route opposée à la seule bonne qu'ils doivent suivre comme nous, pour se maintenir; lorsqu'il m'a semblé qu'ils devenoient inquiets & turbulents; que par de fausses prévoyances, ils se plongeient dans des troubles dangereux; que par leurs agitations perpetuelles, leurs mouvements, leurs intrigues dans toutes les Cours, leurs subtilitez dans les negociations, leurs détours, leurs ruses, leurs maneiges; amis de leurs plus anciens ennemis, ennemis de leurs premiers amis, changeant de party sans cesse, ils rendoient leur bonne foy suspecte, faisoient craindre leur ambition, & l'apportoient

ainsi eux-mêmes les fondemens de leur liberté ; je n'ay pas dû croire que ce fust outrager ny mépriser les Hollandois, que de faire connoître à mon amy la fausseté de cette mauvaise politique.

Je n'ay point crû non plus que ce fust les menacer, que de peindre souvent comme j'ay fait dans mes lettres, les revers, les vicissitudes, les suites de la guerre. Je n'ay rien dit, que peut estre beaucoup de sages députez dans le Conseil des Estats Generaux, n'ayent représenté avec plus de force que moy. Je sçay bien du moins, que le fameux Barnewelt du temps de Maurice de Nassau, leur peignoit les malheurs & les succès incertains de la guerre, avec des couleurs plus vives, que cellès que j'ay employées.

La guerre, leur disoit-il, est le théâtre des caprices de la fortune : dans toutes les autres affaires du monde, elle se contente de tirer à elle quelque partie de l'évenement ; dans la guerre, elle se le reserve tout entier ; elle en dispose presque toujours comme il luy plaist, malgré le courage & la prudence. Est-ce menacer les Hollandois, que de dire qu'ils devroient penser, que cette fortune qui a dans la guerre un empire si absolu, trop souvent tantée s'irrite aisément : Qu'elle est inconstante dans son amitié, & impitoyable dans sa haine ? C'est ainsi que le Cardinal Bentivoglio dans ses Histoires, fait parler le Caton de Hollande : *E fugace, inconstante, se degno sa, e suoi di modo irritabile la fortuna.* Enfin est-ce menacer les Hollandois, que de leur demander qu'elle assurance ils ont, que la fortune les favorisera toujours, & qu'elles ressources ils trouveront, si un seul instant elle les abandonne ? Ce sont encore des discours que leur tenoit le même Barnewelt. Quels autres traits dans mes Lettres, avez-vous remarquez, qu'on ait pû prendre pour des menaces contre les Hollandois ?

Je ne croiray point encore les menacer, quand à tout ce que j'ay écrit dans mes Lettres précédentes, j'ajousteray dans celle-cy, que plus qu'aucune autre Puissance, les Hollandois pendant la guerre, doivent considérer avec frayeur, l'instabilité de la fortune. Ses trahisons peuvent causer aux autres de grandes pertes, mais non pas irréparables : ses moindres changements apporteroient aux Hollandois une ruine entière & inévitable.

Ne songez point à leurs richesses, aux forces ny aux avantages que leur donnent leurs alliances & leur commerce ; ces alliances peuvent ne pas durer toujours ; ce commerce peut tomber. Regardez l'espace de terre qu'ils occupent en Europe : ce n'est qu'un point, si vous le comparez aux vastes Estats contre qui ils font la guerre ; ce n'est pour ainsi dire, qu'une butte de limon que le hazard a élevée, qu'un vent impetueux dissipera aisément, & que la mer est toujours prestée à engloutir. Un seul de leurs Alliez qui se separeroit d'eux, une seule campagne malheureuse, s'ils n'estoient pas secourus, les réduiroit aux abois. Ne m'en croyez pas ; convainquez vous-en vous même, par un examen sincere & désintéressé.

Cette petite estandue de terre, quoiqu'elle soit peuplée autant qu'elle le peut estre, ne peut produire autant d'hommes, ny enfermer autant d'habitants, qu'en ont les grandes Dominations qui environnent la Hollande. Elle ne produit pas même de quoy nourrir les hommes qu'elle porte : sans le commerce, ils manqueroient de tous les besoins de la vie. La nécessité les a appliquez au commerce ; les y a rendus ingénieux, supérieurs aux autres : Le commerce les a rendus moins propres aux armes, & inférieurs aux autres dans le mestier de la guerre. Ils ne sçauroient la faire avec leurs propres forces : s'ils osoient s'y confier, en moins d'une campagne, ils seroient destruits. Ils

9
Ils n'ont point assez de sujets naturels pour composer leurs armées, & garder leurs places; ils ne sçauroient donc soutenir la guerre, que par un espece de nouveau commerce, qui ruine l'ancien & le veritable, & qui met l'Estat & la liberté en danger. Ils sont obligez d'acheter chez les Estrangers, non seulement les armes, mais les hommes; & par consequent livrez à la discretion de troupes dont ils ne sont pas veritablement les maîtres.

Consultez les histoires & les exemples des siècles passez, interrogez les plus habiles politiques, relisez ce qu'ils ont écrit sur le danger qu'il y a à se servir de Milice, pour parler comme ils parlent, mercenaire ou auxiliaire, & vous avouerez que j'ay raison de dire, qu'aucune Puissance ne doit autant craindre & éviter la guerre, que la Hollande la doit fuir & apprehender, puisque la Hollande ne sçauroit faire la guerre sans se servir de cette sorte de Milice.

Les troupes mercenaires, disent les Politiques, ne sont propres qu'à précipiter la ruine de celui qui se confie à elles: les soldats aussi-bien que les Officiers, en sont difficiles, ambitieux, avarés, sans discipline, infidèles, braves parmy les amis, lâches devant les ennemis: Ils veulent bien estre soldats, tant qu'on ne fait point la guerre; aussi-tôt qu'il faut combattre, ils prennent la fuite, ils se dissipent. Comme ils ne sont attachez à l'Estat qui les achete par aucune esperance d'establissement, par aucun amour de la patrie, par aucun lien du sang; ils n'ont point d'autres motifs pour porter les armes, que la paye qu'ils reçoivent, & cette paye est trop petite pour les obliger à exposer courageusement leur vie. Si les Chefs qui les commandent, mercenaires & achetez comme eux, sont des hommes mediocres, ils ruineront les affaires par leur incapacité; si ce sont de grands

& d'excellens personages , ils auront des pensées trop hautes, ils songeront à opprimer ceux qui les ont appellés à leur service, ou du moins ils les feront toujours trembler.

Carthage en sortant de la première guerre qu'elle fist contre les Romains, quoyqu'elle eust ses propres citoyens à la teste de ses armées, pensa estre opprimée par les Soldats mercenaires dont elles estoient remplies. Philippe de Macedoine appellé par les Thebains, leur osta la liberté après qu'il eust vaincu leurs ennemis. François Sforce appellé de mesme à Milan après la mort du Duc Philippe, desir les Venitiens, & s'unit aussi-tost avec eux, pour envahir le Milanais. Enfin les Venitiens eux mesmes admirés & redoutés sur la Mer, où ils ne combattent qu'avec leurs propres forces; n'ont pas la mesme reputation sur la Terre, où ils employent les armes mercenaires: ces infidèles & perilleuses armées, firent perdre à la Republique de Venise à *Vaila* en une seule bataille, ce qu'elle avoit acquis avec de grands travaux en huit cens ans.

Les troupes auxiliaires plus aguerries, & mieux disciplinées, entraînent de plus grandes craintes & de plus grands perils, que les mercenaires. Unies sous un mesme Chef elles obeissent toujours à celuy qui les envoie; si elles gagnent la victoire; ceux qu'elles ont secourus, reçoivent la loy d'elles, & deviennent, pour ainsi dire, leurs prisonniers; si elles sont defaites, elles se vengent de leurs pertes, sur ceux qu'elles venoient defendre. Enfin c'est le sentiment general des plus sages politiques, la Milice auxiliaire peut estre utile à celuy qui la fournit, elle est toujours funeste à celuy qui s'en sert.

Les exemples qui fondent cette maxime, sont infinis. Je ne veux vous faire souvenir, que de deux des plus memorables. La première origine de la de-

cadence de l'Empire Romain, n'est attribuée qu'aux armes des Gots qui vinrent à son secours, & qui ensuite le demembrerent. L'esclavage de la Grece qui gemit sous le joug des Infidelles, n'a commencé, que par un secours de dix mille Turcs, que l'Empereur Andronic Paleologue le jeune y fist entrer, pour faire la guerre à ses voisins; il remporta de grands avantages sur ses ennemis; mais ses nouveaux amis ne voulurent plus sortir de la Grece & s'en sont enfin rendus les Maîtres.

Les Anglois ont tousjours pensé, que l'usage des armes mercenaires, & des armes auxiliaires estoit pernicieux. Leurs loix nous l'apprennent. C'est parmy eux un crime de haute trahison punissable mesme dans la personne des Roys, que de faire entrer des troupes estrangeres en Angleterre. Les Hollandois ne savent-ils pas avec quelle fermeté, & quelle diligence, cette nation habile & jalouse de sa liberté, obligea le Roy Guillaume à les renvoyer eux memes, les fidelles amis des Anglois, leurs alliés, qui venoient de les aider à destruire le Roy legitime?

Ces principes generaux, dont personne ne disconvient; les preuves que je ne laisse pas d'en rapporter, vous ennuyent peut-estre: mais j'avoue que je veux mettre la raison de mon costé. Je veux que la verité frappe, & accable les plus aveugles. Je crains que la prevention dans l'esprit des admirateurs de la Hollande, qui ne peuvent souffrir qu'on croye les Hollandois capables de se tromper; je crains, dis je, que cette prevention, dans l'esprit de vos amis, dans le vostre mesme, ne cache, ne dissimule les choses les plus connues quand elles pouroient faire apercevoir quelque irregularité dans la conduite des Hollandois. C'est ce qui m'oblige à rebatre ces maximes usées, & repetées tant de fois par tous les Ministres d'Estat

dans les Conseils des Princes, & par tous le Politiques dans leurs livres.

Ces maximes, me direz-vous, ne sont pas ignorées des Hollandois ; ils ont plus étudié que vous, ni que moy, les auteurs sur tout les modernes, qui les ont examinées & establies solidement. Mais toutes vraies qu'elles sont, elles souffrent des exceptions. Quelque fois la necessité oblige à avoir des armes mercenaires, à en appeller d'auxiliaires ; souvent la prudence demande qu'on aye des unes & des autres même sans aucun besoin. J'en tombe d'accord avec vous. Sortons donc des raisonnemens généraux, entrons dans des applications particulieres, & voyons s'il y a quelques exceptions qui contre les regles generales, obligent les Hollandois à s'exposer aux perils, auxquels ils s'exposent, & si j'ay tort de croire qu'ils s'égarent dans leur politique nouvelle.

Après tout ce que j'ay raporté, il demeure pour constant, que dans la constitution presente de l'Univers, & particulièrement de l'Europe, qui semble composer un petit monde séparé & différent de l'autre : il demeure, dis-je, pour constant, qu'une Republique entourée d'Estats plus puissants qu'elle en hommes, en armes, en terres fécondes, en Villes, en Forteresses, ne peut esperer de se maintenir que de même que les Suisses, par une grande moderation, esloignée de toute sorte de veties ambitieuses ; par la bonne foy, & la bonne intelligence avec ses voisins ; & par l'amour de la paix.

Il est inutile d'opposer à ce principe, l'Axiome tant cité de Corneille Tacite* : *Inter impotentes & validos salus quiescas ; ubi manu agitur, modestia ac probitas, nomina superioris sunt.* La tranquillité est dangereuse au milieu d'hommes pervers & puissants ; quand

* Cor, Tac. de Mor, Germ.

on est en armes , la bonne foy & l'équité sont des titres, qui n'appartiennent qu'à celui qui est le plus fort. Les mêmes hommes qu'on trouvoit avant leur défaite, équitables & pacifiques , aussi-tôt qu'ils se sont laissé opprimer , sont appelez lâches & stupides : prudence , raison , habileté , courage , droits ; la fortune oste tous ces avantages aux vaincus & les transporte aux vaincœurs.

Ce sont là de brillantes pensées dans un livre , mais ce ne sont pas des maximes, que de sages Gouverneurs des peuples doivent prendre pour regles de leur politique. Le même Corneille Tacite, presque dans le même endroit , loue des peuples celebres dans la Germanie , lesquels il appelle , *Chauci* ; il dit qu'ils sont les plus illustres entre les Germains , *populus inter Germanos nobilissimus* ; & il attribue leur grandeur , & leur reputation à des maximes d'Estat , toutes contraires , à ces belles & vives pensées , qui luy eschappent un peu après. On a beau s'armer & estre meschant contre les meschants , quand on est plus foible qu'eux ; on ne fait que leur donner un pretexte , de nous attaquer plustost , & on succombe plustost.

Il demeure donc toujours pour constant , que dans l'Europe il n'y a aujourd'huy , que la tranquillité ; l'amour de la paix , & de la justice , qui puissent conserver une Republique , dont les forces ne sont pas esgales à celles des grandes Monarchies : il demeure encore pour constant , que tout Estat qui ne peut soutenir la guerre qu'en se servant de troupes mercenaires ou auxiliaires , ne doit jamais la chercher ; parce que la guerre l'expose à des périls plus grands & plus certains , que ceux que par la guerre il veut éviter. Faites à present la revûe des armées de Hollande. De quelle Milice sont-elles composées , ces grandes armées ? D'Anglois auxiliaires , d'Allemands achetez & d'un petit nombre de Hollandois naturels.

Les dangers qu'ils courent avec cette espece de Milice , toute brave qu'elle est , sont évidents. Quelles sont les exceptions qui ont pû les obliger à mépriser ces dangers ?

Ce n'est pas la nécessité de se défendre : On ne les attaquoit pas. Ce sont eux qui ont voulu , ce sont eux qui ont commencé la guerre. Ce n'est pas la crainte d'une invasion prochaine qu'ils ont prévenue , & qu'ils ont crû qu'il estoit de leur prudence de prévenir. On ne souhaitoit rien tant que la paix ; on estoit bien esloigné de songer à les opprimer.

Si une des deux Puissances qu'ils redoutent , si toutes deux mesme unies ensemble entreprenoiect de faire une irruption chez-eux , ils n'auroient point besoin d'envoyer dans toutes les Cours solliciter les Princes à s'armer , ny de respendre tant d'argent , au lieu de raisons , pour gagner des Alliez. La crainte generale , le danger commun , la liberté commune , reveilleroient les plus assoupis ; tout le monde marcheroit à leur secours : l'interest de l'Europe devien droit pour eux de mesme que pour les Suisses , une barriere contre les usurpateurs.

Examinons à present plus en detail , ces périls sur lesquels ils ont fermé les yeux , pour courir aveuglement aux armes. Je ne me lasse point de repeter ce que le Cardinal Bentivoglio fait dire par Barnewelt dans l'Assemblée des Estats Generaux : *E' che certezza hauremo noi allora ch' a favor nostro sia per arrider tuttavia la fortuna ?* Quelle certitude ont les Hollandois de l'amitié constante de la fortune pour eux ? Ne pouvoit-elle pas faire tomber sur eux , la perte qui est tombée en Baviere sur les François ? Ne pouvoit-elle pas , au milieu des Allemands & des Anglois , choisir les Hollandois naturels , & les enlever comme elle a enlevé une partie de l'armée de France ? Ces bizarres evenemens qu'aucune prévoyance des hommes

ne peut empêcher, & qui en un instant arrachent la victoire des mains des Vainqueurs, & la donnent aux vaincus; ne sont-ils pas entre les mains de la fortune? N'est-ce pas elle qui les conduit?

Si donc cet étrange coup, qui s'est adressé aux François, avoit frappé les Hollandois, en quel estat seroit la Republique de Hollande? Les Gazettes de Hollande font monter la perte des François à vingt mille hommes. Ostez à la Republique vingt mille de ses soldats naturels, imaginez la consternation qu'une si furieuse perte jetteroit dans un petit Empire; & dites-moy qu'elles ressources la Hollande trouveroit? L'argent qui sort pour acheter des soldats étrangers, & pour entretenir des alliances, cause un dommage extrême à l'Estat; mais cette playe n'est pas sans remède: le travail, le commerce, l'industrie ramènent cet argent escarté; nulle industrie ne restitue les hommes aneantis par la guerre: nulles digues, nulles fortifications ne gardent un peuple privé de ses défenseurs naturels.

C'est alors que les précipices s'ouvrent; c'est alors que l'avidité des troupes mercenaires, & l'ambition des auxiliaires font sentir ces dangers prévus par les politiques. Alors les Mercenaires vous imposent des conditions avec insolence, vous demandent plus que vous ne leur devez, & ravissent plus qu'ils ne vous demandent. Alors les Auxiliaires vous donnent la loy; vous devenez leurs prisonniers & leurs esclaves; alors les Princes qui les ont envoyez à vostre secours, regardent dans vostre Estat ce qui peut accommoder les leurs, & s'en emparent. Vous estes heureux, s'ils ne l'envahissent pas tout entier; & si des débris d'une Republique unis aux Estats anciens que ces Princes possèdent dans vostre voisinage, ils n'entreprennent pas de composer une grande Monarchie.

Dés pertes moins considerables que celles que la France a faite en Baviere , ont autrefois fait craindre aux Hollandois , des malheurs plus grands que ceux que je représente. Ne se souviennent-ils plus de ces temps déplorables, quand Elisabeth regnoit en Angleterre ; quand le mauvais succès d'une seule campagne leur faisoit desja sacrifier la liberté , pour conserver seulement la vie ? Ils cherchoient de nouveaux maistres , & ils estoient assez malheureux pour n'en pas mesme trouver. La Reine Elisabeth , avec une sagesse & une moderation dignes d'estre admirées , refusa alors de les recevoir pour ses sujets. Si ces tristes occasions renaissent , si de moins terribles mesme estoient amenées par la fortune ; quoique les Hollandois ne s'offrissent pas à devenir sujets , peut - estre qu'aujourd'huy l'Angleterre ne seroit pas si modeste ny si sage.

Ne me direz-vous point , qu'il ne dépend pas des Hollandois de ne point faire la guerre , & de n'estre pas exposez à ces malheurs qui en peuvent estre les suites ? Que ce ne sont point eux , c'est l'Europe toute entiere , c'est la cause commune qui a excité la guerre ? Qu'ils n'y sont entrez que comme une partie , avec toutes les autres Puissances auxquelles partageront avec eux les avantages ou la perte ?

Quand cela seroit vray ; quand tout le monde ne sçauroit pas que les Hollandois ont esté les instigateurs ; & sous le nom de l'Empereur , les vrais chefs de cette émotion generale ; quand avec tous les hommes , ils ne seroient pas forcez eux-mesmes d'avouer , que s'ils avoient bien voulu ne point entrer dans cette cause qu'ils appellent commune , & qui en effet ne l'est pas ; l'Europe paisible examinant mieux ses interests , qu'elle ne fait au milieu du trouble & de l'agitation , eust connu que la Monarchie d'Espagne entre les mains de la Maison de France , ne rend pas

pas cette Maison aussi puissante ny aussi redoutable, qu'elle rendroit la Maison d'Autriche, si elle luy estoit donnée; l'Europe n'eust point pris de fausses alarmes, & la guerre ne se fust point allumée: quand, dis-je, il seroit vray que les Hollandois ne seroient la guerre que comme de simples alliez; s'ensuivroit-il, que les dangers dont je parle, seroient moins veritables pour eux, & qu'ils seroient les memes pour tous les autres alliez?

La plupart des autres alliez, n'ont point la guerre à leurs portes, dans leur pays, ne voyent point les troupes estrangeres dans leurs Estats; s'ils les y voyent, sont si puissants, sont establis & constituez de telle sorte dans leur Domination, qu'ils n'apprehendent point les tristes evenemens, de la mesme maniere que les Hollandois les doivent craindre: la guerre, pour ainsi dire, ne fait que passer chez les autres; elle demeure chez les Hollandois; & les Hollandois, quoique simples alliez, si vous voulez qu'on ne les regarde pas autrement, ne peuvent pas s'empescher, s'il leur arrivoit un revers de la fortune, tel que celui qui est arrivé à la France, ne peuvent pas, dis-je, s'empescher d'estre exposez à ces terribles inconveniens, que l'experience de tous les siècles a reconnus dans les armes mercenaires ou auxiliaires. Vos alliez, quoiqu'ils le soient par un interest qu'ils croient commun; sont-ils dans ce siècle corrompu, moins ambitieux, moins avides, plus fidelles, plus justes que des mercenaires ou de simples auxiliaires? Les Anglois, quand ils firent sortir les Hollandois d'Angleterre, mirent-ils quelque difference entre des alliez, & des auxiliaires ou des mercenaires? Ne craignoient-ils pas esgalement les alliez?

Je pense pour moy, que les Hollandois doivent encore se souvenir, qu'en d'autres temps, au milieu d'esclatantes prosperitez, quand ils estoient triom-

phants, quand l'Espagne fatiguée & rebuttée, leur abandonnoit leur liberté; ce furent dans l'esprit de leurs meilleurs & de leurs plus sages Citoyens, ce furent des considérations assez fortes pour les porter à la paix, que la vicieillesse d'Henry IV. & la crainte que la France, pendant une minorité qu'on prévoyoit, ne fut plus en estat de les secourir. Alors ils n'estoient pas peut-estre aussi puissants qu'ils sont sur la mer; ils n'avoient pas fait dans les Indes Orientales, les grands establissemens, les grandes conquestes qu'ils y ont faites depuis; mais leurs forces de terre en Europe, le vray nerf, le vray bouclier de l'Estat, qui en défendent le cœur, estoient plus grandes & plus aguerries qu'elles n'ont jamais esté: cependant ils ne laissoient pas de craindre; ils songeoient de combien de legers contre-temps dépend la destinée d'un Estat aussi borné que le leur. Ce n'est donc aujourd'huy, ny les mespriser, ny les menacer, que de dire qu'ils pourroient faire les mêmes Reflexions.

Ces faits historiques m'en rappellent un autre, sur lequel il me semble que les Hollandois doivent faire plus d'attention. Ils sont redevables de l'establissemment de leur Republique, aux fautes que Philippe II. un des plus habiles Rois qui ayent regné en Espagne, & surnommé le Prudent, ne laissa pas de faire. On diroit que par de semblables fautes, ils tâchent de se mettre en danger de perdre ce qu'ils n'ont acquis, qu'en profitant de celles de Philippe.

Le fameux Duc d'Albe digne d'estre comparé en même temps à Scipion, & à Annibal, avoit fait trembler les Provinces Confederées, & ne les avoit point toûmises: Don Jean d'Autriche en mourant, les avoit laissées plus opiniâtres; & plus puissantes, qu'elles n'estoient lorsqu'il estoit arrivé en Flandres: Le Duc de Parme avoit relevé le courage, & la fortune de l'Espagne. Une partie des Revoltés avoit esté rap-

pellée par la douceur , une autre partie avoit esté destruite par la force : il poursuivoit les restes de la sédition dans les Marais de Hollande ; il les y eust estouffés avec la liberté naissante , s'il n'en eust esté destourné par Philippe II. luy-mesme.

A peu prés dans ce temps-là s'estoient allumées en France les sanglantes guerres civiles , qui sur la fin du Regne d'Henry III. & plus furieuses encore, après la mort funeste de ce Roy, agiterent la Monarchie, & penserent la renverser. La succession de France attira l'attention de l'Europe, de mesme que celle d'Espagne l'attire aujourd'huy. Philippe II. avec aussi peu de droit sur la France qu'en ont les Hollandois sur l'Espagne, entreprist de disposer de la Monarchie de France, de mesme qu'ils veulent aujourd'huy disposer de celle d'Espagne. Il répandit ses tresors en France pour soutenir la Ligue, de mesme que les Hollandois répandent les leurs en Allemagne pour maintenir la grande alliance. Il obligea deux fois le Duc de Parme à laisser respirer les Hollandois, & à venir avec son Armée jusques aux portes de Paris, de mesme que les Hollandois ont envoyé la leur en Allemagne. Le Duc de Parme se preparoit encore à un troisiéme voyage en France, lorsqu'il mourut. Mansfeld qui luy succeda conduisit cette derniere entreprise aussi infructueuse à Philippe que les deux autres.

Pendant que ce sage Monarque, aveuglé par la fortune, qui vouloit élever la Republique de Hollande, dissipoit ses Finances, consumoit ses forces en France; Les Hollandois reprenoient courage, ils ramassoient de nouvelles Troupes, ils se fortifioient de nouvelles alliances, ils resserroient les liens de leur Confederation ; ils jectoiént de solides fondemens de leur liberté ; qu'il ne sceut plus ébranler, lorsqu'il revint avec toutes ses forces pour les abbatre.

Ses propres Troupes mal payées, parce que l'argent

destiné aux Armées , avoit esté employé en France , traverserent ses entreprises par de fréquentes séditions ; tantost les Allemands , tantost les Italiens se cantonoient & menaçoient de l'abandonner ; quelquefois les Espagnols mêmes se revolterent. Il faut le dire à leur gloire. Dans leurs revoltes mêmes , ils conserverent toujours ce caractère de courage , & de fidélité , qui distingue la Nation Espagnolle entre toutes les autres. On les vit séparés de l'Armée , obéissant à de nouveaux Chefs , qu'ils avoient élus entre eux , revenir sous leurs anciens Drapeaux , au bruit d'une Bataille , s'y signaler , gagner la victoire pour leur Roy , & comme on n'estoit pas en estat de les satisfaire , retourner à leur désobéissance , quand il n'y avoit plus d'occasion de verser leur sang : loüables jusques dans leurs fautes , & , si on peut parler ainsi , de même que le Soleil , admirables encore dans leurs éclipses. Cet exemple apprendra aux Alliés quel fonds ils peuvent faire sur les esperances qu'on leur donne , sur les promesses qu'on leur fait , que les Espagnols ; malgré leur serment presté librement , & solennellement à Philippe V. abandonneront ce Prince , pour prendre un nouveau Roy , de la main des Hollandois leurs ennemis , & leurs anciens Sujets. Non jamais cette ignominie ne flestrira l'honneur d'une si fidelle & si vertueuse Nation. Mais revenons à la reflexion , que j'ay commencé de faire.

Si Philippe I I. ne se fust point destourné de ses propres affaires , pour se jeter au travers de celles des autres , si au lieu de courir après la succession de France où il n'avoit aucun droit , il eust poursuivi sans relasche les Hollandois , sur lesquels il avoit des droits legitimes ; les Hollandois eussent enfin succombé ; il les eust remis sous le joug de l'Espagne ; ils n'eussent point formé leur Republique , & ils ne seroient pas en estat de faire aujourd'huy la même

faute, que la posterité reprochera éternellement à Philippe II.

Ils s'embarassent dans la querelle de la succession d'Espagne; ils font la guerre, au lieu de songer à la conservation de leur commerce, qui est leur véritable, leur unique affaire, & à la conservation de leur liberté, qui ne subsisteroit pas long-temps si leur commerce se détruisoit. Ils épuisent leurs forces, ils versent le sang de leurs soldats, ils respandent leur argent, pour un Prince, qui s'il devenoit maître de la Monarchie Espagnolle, ne différeroit de les attaquer, & ne les laisseroit en paix, qu'autant de temps qu'il luy en faudroit, pour se preparer à leur faire la guerre.

Il arrivera peut-estre que lorsque fatigués de tant de troubles, & de dépense inutiles, ils voudront rentrer chés eux, & reprendre leur commerce; ils trouveront que la nécessité, qui rend les bestes mesmes ingénieuses, aura fait imaginer aux François, & aux Espagnols, de tels reglements sur le commerce; & fait prendre aux uns, & aux autres de telles mesures; que celui de Hollande ne pourra plus estre supérieur & florissant comme il estoit. Ainsi les Hollandois en se meslant des affaires d'Espagne, perdront l'empire qu'ils ont sur le commerce; comme Philippe II. en se meslant des affaires de France, perdit la souveraineté qu'il avoit sur la Hollande.

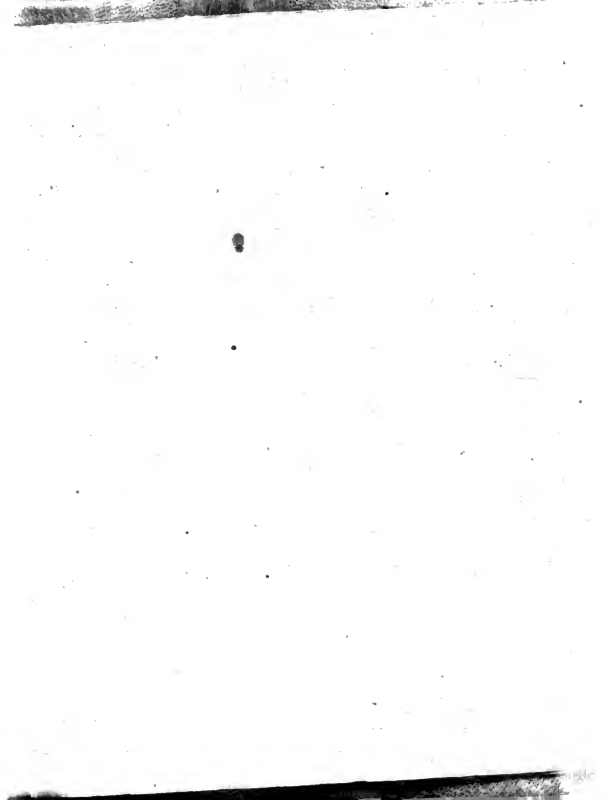
Au contraire, si demeurant paisibles & neutres entre les deux Maisons, qui disputent la succession d'Espagne, ils eussent entretenu la bonne intelligence avec l'une, & avec l'autre, comme font les Suisses aussi voisins qu'eux de la guerre; ils eussent profité seuls, des malheurs communs; ils se seroient enrichis, à mesure que leurs voisins se fussent appauvris; ils seroient devenus forts, à mesure que les autres se fussent affoiblis; & quand la paix reviendra sur la terre, plus puissants &

plus redoutables que jamais , ils se feroient veus en-
 estat de donner presque la loy aux deux Monarchies,
 dont ils apprehendent l'union ; nécessaires également
 à l'une & à l'autre , & devenus entre elles comme l'en-
 trepost , & le lien du commerce.

Je ne sçay si je vous ay persuadé ; mais je vous pro-
 teste que je le suis bien veritablement. Tout ce que
 je vous ay dit , je le croy , je le sens , je le pense. Que
 les Hollandois s'exposent à se perdre absolument ,
 quand ils font la guerre , & qu'il n'y ait aucun moyen
 seur ; qui puisse leur conserver la liberté que la paix
 & la bonne intelligence avec leurs voisins ; ce ne sont
 point en moy des opinions venuës par d'anciens pré-
 jugés ; ce sont des verités claires & nettes , dont je
 me suis convaincu par de solides raisons ? Je croy
 que j'en convaincrois les Hollandois eux-mêmes , s'il
 estoit possible que j'entrasse en conference avec eux.
 Plust au Ciel qu'il me fust permis de leur parler dans
 l'Assemblée de leurs Estats Generaux , comme dans
 nos Diettes je parlois à mes Compatriottes , si je les
 voyois dans les mêmes erreurs , dans lesquelles il me
 semble , que sont les Hollandois ! Souhairs inutiles !
 La raison mesme descendroit du Ciel : elle ne per-
 suaderoit pas ceux que possede le demon de la guerre.
 Je suis , Monsieur, Votre &c.

A BASLE , avec Permission des Superieurs , 1704.

94



VINGT-SIXIEME LETTRE D'UN
Suisse à un François.

A Paris le Septembre 1074.

MONSIEUR,

Vous lisés mal dans mes pensées ; & vous ne connoissés gueres l'opinion que j'ay de la France , lorsque vous me reprochés que dans ma dernière Lettre , en parlant de la Bataille d'Hochstet , je ne vous escriss rien qui puisse vous consoler , je ne vous parle point des projets de la France , des efforts qu'elle fait , ny des mesures que vous ne pouvés pas douter qu'elle ne prenne , pour venger sa perte : comme si , dites-vous , je voulois vous faire penser que cette perte est irreparable , & que déjà la France perdant courage se crust accablée.

Je laisse de si fausses idées au vulgaire de ses ennemis , dans l'esprit desquels , les vaines esperances depuis long-temps tiennent lieu de raisons : pour moy j'establis sur des principes plus solides , les jugemens que je porte. Je n'ay point crû qu'un François eust besoin qu'un estranger luy remist devant les yeux les ressources immenses d'une puissante Monarchie , que de plus grands desastres n'épuiseroient pas. Ne connoissés-vous plus le genie de votre Nation , aussi prompt à se relever , que facile à s'abbattre ? La perte faite en Baviere , estonne la France ; mais elle ne l'accable ny ne la décourage. Votre Patrie enflammée

A

d'un nouveau zele , dit comme l'Orateur Romain :
 J'ay veu d'autres tempestes , & je les ay dissipées , *alios
 ego vidi ventos.*

Vous avés , dites-vous , cherché dans votre memoire , la consolation , que je n'ay pas voulu vous donner dans ma Lettre ; vous vous estes souvenu que les armes estrangeres n'ont presque jamais sçeu penetrer dans la France , ou si elles y ont pénétré , s'y sont bien-tost brisées : ainsi les Anglois aussi-tost qu'ils ne furent plus secondés par les Bourguignons furent repoussés : ainsi Charles-Quint vit perir sa formidable Armée en Provence , lorsqu'il croyoit s'ouvrir le sein de la France : les Armées Allemandes , qu'y avoit attirées l'esperance de profiter des dissensions civiles , sous les derniers Regnes des Valois , se sont toujours ruinées elles-mêmes : & ce fameux Capitaine , dont je vous parlois dans ma precedente Lettre , le Duc de Parme , n'a pû faire en France que des courses inutiles.

Vous vous estes encore rappelé tous ces Regnes celebres , dans l'Histoire de France , par des adversités épouvantables , effacées aussi-tost par de plus éclatantes prosperités dans les mêmes Regnes , ou du moins dans ceux qui les ont immédiatement suivis. Je ne sçay pourquoy , parmi tant d'exemples peints dans votre Lettre avec tant de force & de magnificence ; vous avés oublié celuy de vos ancestres , sous le Regne d'Henry I V. au milieu destroubles de la Monarchie , déchirée par les armes estrangeres & domestiques , & dans les plus terribles extremités.

Un Corps de Noblesse intrepide & fidelle , rarement payée , presque toujours sans argent , sans pain , sans munitions , combattoit sous les yeux de son Roy. Combattre & vaincre estoit pour elle la même chose. Quelquefois ces Guerriers victorieux , accablés de

3
bleſſeures & de pauvreté, repreſentoient au Roy triomphant leurs ſervices & leur miſere ; il les conſoloit, & il les retenoit dans ſon Camp, en leur promettant de les mettre bien-toſt aux mains avec leurs ennemis. Une nouvelle occaſion de verſer leur ſang pour luy, & d'acquérir pour eux de la gloire, eſtoit la récompénſe du ſang déjà verſé, & de la gloire déjà acquiſe ; l'eſperance d'une prochaine Bataille eſtoit le fruit des victoires déjà remportées : flattés de cette eſperance ils oublioient leur pauvreté & leurs peines, & ils couroient avec plus d'ardeur à de nouveaux dangers. Il eſt vray que les François ont dans leur affection pour leurs Rois, une reſſource inconnuë aux autres Nations.

Cependant ſouffrés que je vous diſe que vous vous épouvantés vous-méſme, au lieu de vous conſoler. Ces exemples fameux dont vous rempliſſés votre eſprit, remedes extrefmes, qui ont ſurmonté d'extrefmes calamités, ne ſont propres qu'à l'eſtonner, & qu'à vous faire croire peut-eſtre que la playe, que votre Patrie a receuë à Hocſtet, eſt auſſi grande, qu'ont eſté ces anciens malheurs. Cherchés plus près de vous des conſolations moins effrayantes, & après avoir connu dans l'Histoire les ſecours que la France a toujours trouvés en elle-méſme, pour ſe mettre au deſſus de ſes plus affreux malheurs ; voyés combien elle eſt eſloignée aujourd'huy de l'aprehenſion méſme de tomber dans de tels malheurs.

Deſtournés vos yeux de la rive du Danube, & portés les ſur les coſtes de la mer. Conſiderés cette flotte nombreuſe, qu'ont aſſemblée les deux Puiffances qui ſ'attribuent le redoutable Trident. Conſiderés, diſ-je, cette flotte prodigieuſe, le plus grand & le plus penible effort de la Hollande & de l'Angleterre. Le Comte de Toulouſe avec un nombre de Vaiſſeaux inferieur, avec le deſavantage

du vent, ose l'attendre & l'attaquer. Jamais combat Naval n'a esté si terrible ny si opiniastre : le jeune Prince triomphe de ces fameux Capitaines vieilliss sur le Tillac ; il voit fuir devant luy ces Dieux de la mer accoustumés à la maistriser : leurs équipages destruits, leurs Vaisseaux desarmés, leur flotte épouvantée se dissipe, abandonne la Méditerranée, & regagne l'Océan pour se cacher dans leurs Ports.

Examinés toutes les suites de cette Campagne Maritime ; la Catalogne qu'une conspiration dangereuse taschoit d'enlever au Roy d'Espagne, conservée & affermie dans le devoir ; Gibraltar inutilement pris par les ennemis, & qu'ils ne sçauoient plus garder après la défaite de leur flotte, le siege par mer & par terre mis devant cette Place, dont ils avoient crû se faire une porte pour entrer en Espagne ; cette porte bientôt fermée à leurs espérances ; plus de vingt de leurs Vaisseaux demastés ou criblés par le canon, & entièrement hors de combat ; enfin la reputation des armes & la superiorité perduë sur la mer.

Regardés en mesme-temps la face nouvelle du Tage ; les frontieres d'Espagne couvertes par une armée puissante ; l'agitation du Portugal tourmenté par les troupes appellées à son secours ; les contrariétés dans la conduite de son Roy, estonnantes & capables d'alarmer les peuples, s'ils y faisoient reflexion. Il témoigne une devotion singuliere pour les Images miraculeuses des Saints ; il les fait porter à la teste de ses armées ; il met ses Estats sous leur protection ; & il reçoit en mesme-temps dans son camp, dans ses Villes, dans un pays de foy pure & d'Inquisition, les ennemis du culte des Saints : il souffre qu'ils y fassent l'exercice de leur Religion condamnée par l'Eglise : entre l'heresie & une catholicité superstitieuse incertain, si je l'ose dire & flottant, il mesnage l'une, & il s'abandonne à l'autre : si mal d'accord avec luy-

5
même, quelle confiance peut-il inspirer à ses sujets, dans une guerre difficile, & entreprise contre le sentiment de ses plus sages Ministres ?

Voyés d'une autre part les Allemands déjà une fois chassés de l'Italie ; la Savoye toute entière occupée par les François, la communication du Piémont avec la France, ouverte & assurée ; le passage du costé de la Suisse fermé aux secours que le Duc de Savoye demande à l'Empereur.

Quel fruit de tant de travaux, de tant de sang répandu, de tant d'hommes massacrés, de tant de contributions levées sur les peuples après quatre ans de guerre furieuse & cruelle en Italie ? Le Duc de Savoye presque dépouillé, le Roy d'Espagne mieux affermy dans ses États, ses peuples accoustumés à luy, les François plus forts dans un pays mieux reconnu, l'Empereur plus réculé de l'Italie, l'entrée de cette malheureuse Province à tanter de nouveau par les Allemands, avec plus de perils & moins de facilités, & une seconde guerre affreuse à y recommencer, si les Princes & les Puissances d'Italie ouvrant enfin les yeux sur leurs véritables intérêts, ne s'opposent à l'ambition de l'Empereur.

Quel avantage apportent aux Anglois, aux Hollandois, à leurs Alliés, à la cause commune, la retraite du Duc de Baviere, & l'Allemagne remise plus que jamais sous le joug de l'Empereur, seuls fruits de la victoire d'Hochstet ? La perte de cette liberté qu'on achevera d'oster aux Allemands, fera-t-elle perdre la Monarchie d'Espagne à Philippe V ? L'Empereur en devient plus fort contre l'Empire ; il n'en est pas plus fort contre la Maison de France.

De quelle inutilité est pour les Anglois & pour les Hollandois, la gloire d'avoir secouru l'Empereur, & deslivré Vienne de la terreur qu'y jettoit le Duc de Baviere ? De quelle terrible conséquence pour eux sont

les pertes sur la mer ? C'est la mer qui les rend puissants, c'est la mer qui les nourrit : accablés les sur la mer, vous les faites en mesme-temps perir sur la terre.

Laissez les donc triompher dans leurs escripts, dans leurs discours publics, dans leurs Gazettes, sur la bataille d'Hocstet : & interrogés-les en particulier ; s'ils sont de bonne-foy, ils vous avoueront que leurs peuples sont consternés de la perte de la Bataille Navale, de la fuite de Roock, de la mort de leurs plus braves Soldats & de leurs plus habiles matelors ; qu'ils voyent avec frayeur, que pour tout fruits de tant de dépenses faites sur la mer depuis le commencement de cette guerre, de tant d'efforts, de tant d'armemens qui ont épuisé les deux Estats, ils ont fait connoître à la France, que ses forces maritimes peuvent estre superieures mesme à celles des deux Puissances de la mer.

Soyés vous-mesme, pour un moment, Anglois ou Hollandois de bonne-foy, & mettez-vous devant les yeux l'avenir triste, les troubles, les craintes sans fin, que doit leur presenter cette derniere connoissance qu'ils viennent de donner à la France. Y trouverés-vous beaucoup de sujets de triompher, & de raisons de continuer la guerre ?

Comparés à present les operations de la campagne generale, & estimés-les par l'avantage que chaque party en retiré : opposés à la Baviere abandonnée, à la déroute d'Hocstet & au siege de Landau, la Bataille Navale gagnée ; la Savoye entiere occupée ; les plus fortes Places du Duc de Savoye dans lesquelles il avoit mis ses meilleures troupes, prises avec leurs défenseurs : luy-mesme presque chassé de ses Estats, les Allemands poussés hors de l'Italie, le Portugal embarrassé & tremblant, le Prince de Darmstar enfermé dans Gibraltar où il ne peut estre secouru, &

l'Espagne tranquille par la fuite de la flotte ennemie. Balancés tous ces événements, & dites-moy sans prévention & sans déguisement, pour lequel des deux partis vous jugés que la fortune a esté plus déclarée, & auquel il vous semble à présent que les consolations soient plus nécessaires ?

Vous avoués que ma dernière Lettre vous a convaincu, & vous a fait trembler pour les Hollandois : cependant je ne vous ay decouvert que les dangers dans lesquels certains malheurs de la guerre les précipiteroient s'ils arrivoient : vous trembleriez bien davantage, si vous songiés que la prospérité mesme de leurs armes les expose à de plus grands perils que ne sont ceux de l'adversité.

Une Monarchie ancienne & hereditaire, déjà puissante, establie depuis longtemps, accoustumée à obéir à la mesme Race à qui elle s'est donnée, devient plus puissante & mieux affermie, à mesure qu'elle devient plus illustre & plus glorieuse, par une longue & heureuse guerre. Au contraire une Republique, Domination civile, toujours nouvelle entre les mains de ceux qui l'exercent, élus par leurs esgaux, pour un temps court & limité ; une Republique, dis-je, s'affoiblit & s'esbranle, à mesure qu'elle se signale par la guerre, ses prosperités & ses triomphes la conduisent à sa ruine. La raison en est évidente.

Les sujets nés dans une Monarchie sous l'autorité d'un Maître que le sang leur donne, ne pensent pas qu'ils puissent vivre autrement qu'en luy obeissant : ils l'ont toujours veu sur leurs testes : la longue habitude tient lieu de nature. On diroit qu'ils ne le croient plus pestri du mesme limon qu'eux, ils s'imaginent une autre substance differente de la leur, & qui n'a esté créée que pour leur commander. Il a beau leur confier son souverain pouvoir, en les faisant Generaux de ses Armées, dévoués à l'obéissance, ils ne se font

obéir qu'en suivant les ordres du Maître commun ; ainsi les prosperités de la guerre, qui élèvent les grands personnages, au-dessus des autres hommes, ne sont jamais dangereuses pour les Monarchies ; elles le sont pour les Republiques ; elles n'aportent aux Republiques que des sujets de crainte, & presque toujours une destruction inévitable.

Les particuliers, dans un Estat populaire, tous égaux, se croient tous Souverains ; ceux qui sont gouvernés s'estiment autant que celui qui pour un temps les gouverne. La Magistrature Civile leur presse tour à tour un rayon de la souveraineté ; mais modeste & sans éclat, tempérée par des loix, retenuë par des Conseillers & des Assistants, elle ne leur donne ny les moyens, ny l'envie d'usurper cette souveraineté. Il n'en est pas de même du commandement des Armées ; il est accompagné de toute la pompe de la Royauté ; il en a toute l'autorité sans bornes ; & en même tems que l'ambition seduit, il offre les moyens de la satisfaire.

Les soldats dans un Camp oublient qu'ils ont été Citoyens libres : la discipline de l'Armée accoustume à la Monarchie, & la fait aimer. Plus l'armée est florissante & victorieuse, plus le General est adoré ; plus on se plaist à lui obéir, & plus on souhaite de lui obéir toujours. Ainsi les victoires de César dans les Gaules le rendirent maître de son armée, & son armée de la Republique : ainsi le dernier Prince d'Orange, les Hollandois s'en souviennent, ne parvint à cette autorité presque despotique, qu'il exerçoit sur les Etats Generaux, que par l'affection des soldats, qui le firent craindre des peuples.

En même temps que la liberté de la Patrie sort de l'esprit des soldats, par l'habitude d'obéir ; l'égalité entre les Compatriottes, qui maintient les Republiques sort de celui du General par la longue possession de

de commander. La naissance lui a appris qu'il n'avoit point de maître; la gloire lui fait oublier qu'il doit avoir des égaux. Rome même n'a eu qu'un Fabius.

Je croy que la sage Republique de Venise, dont je citois l'exemple dans ma dernière Lettre; de deux périls qu'elle a reconnus, a choisi le moindre, & a voulu éviter le plus grand, en se confiant sur la terre à des troupes mercenaires, & à des Generaux étrangers, plutôt qu'à ses propres Citoyens, dont elle n'a pas voulu exposer le courage à la tentation de se rendre usurpateurs: elle n'a pas les mêmes precautions, ny les mêmes défiances sur la mer, parce que les armées navales ne sont pas si redoutables, & ne donnent pas les mêmes facilités d'opprimer un pays.

Les Deputés des Etats que les Hollandois envoient dans leurs armées, pour conduire les projets, sont un foible contre-poids, qui ne balanceroit guere l'autorité d'un General favorisé de la fortune, & aimé des soldats: Caton, Ciceron, & les autres graves défenseurs des Loix, auxquels la puissance de Pompée estoit aussi suspecte que l'ambition de César, n'estoient ny suivis, ny escoutés des gens de guerre. C'estoit à la voix de Pompée, & à la voix de César que se rendoient les troupes: les Senateurs estoient dans l'armée de Pompée l'objet du mépris & de la raillerie du soldat. Cassius & Brutus les dernières lumières du Senat, ces hommes dont la vertu avoit fait peur à César même, ne purent assembler que de nouvelles Milices pour défendre la bonne cause: toutes les vieilles Legions accoustumées à vaincre, suivirent Antoine, Lepide ou le jeune Octave, & aimerent mieux combattre pour la tyrannie, que pour la liberté.

Les guerres malheureuses ne produisent point de si prompts revolutions, ny de si affreux changemens. Quand les Gaulois assiegeoient le Capitole, quand

Annibal remplissoit trois boisseaux entiers d'anneaux des Chevaliers Romains tués dans la bataille de Cannes, Rome ne craignoit point l'ambition des Scipions ny des autres fameux Capitaines, qu'elle avoit à la teste de ses armées. Ce fut quand elle triomphoit dans toutes les parties du monde, que ses Citoyens commencerent à la deschirer.

Jugurta venoit d'estre depouillé, l'Afrique avoit esté domtée; les Teutons & les Ambrons avoient esté défaits en Provence; les Cimbres en Italie; lorsque Cinna s'empara du mont Janicule. Mithridate & l'Asie trembloient lorsque Silla interrompit les conquêtes étrangères, attaqua Rome même, & usurpa la Dictature perpetuelle.

Les Gaules envahies, l'Angleterre decouverte & renduë tributaire; le Rhin passé, les Allemands vaincus en plusieurs combats, la Sicile reconquise, la securité restablie sur les mers, les Espagnes soumises & pacifiées; Mithridate destruit, la Judée & l'Arabie, les Medes, l'Albanie, l'Asie entiere assujetties, toutes ces victoires enchainées les unes aux autres, exciterent l'ambition de César & de Pompée; armerent la cruauté d'Antoine & de Lepide, & enfin sous Auguste ne laisserent qu'une image de la Republique, & éteignirent tous les restes de la liberté.

Ne me dites point que je propose de trop grands exemples, & trop disproportionnés. L'embarquement des magnifiques Palais fait trembler le pauvre pour sa cabanne, & luy apprend à chercher des precautions contre l'incendie: les mêmes Tragedies se representent sur les plus petits, & sur les plus grands theatres: ainsi les memorables destructions des puissantes Republiques doivent servir d'enseignemens au moindre Republicain jaloux de sa liberté.

Cependant promenés vostre esprit sur la destinée des Republiques moins fameuses: vous verrez que la

pluspart se sont brisées au mesme escueil ou Rome eschoüa. Beaucoup se sont soutenuës longtems au milieu des tempestes, & contre les efforts des étrangers: presque toutes ont péri dans la prospérité par le poids de leurs propres armes, & accablées par ceux mesmes qui les faisoient triompher. Siracuse disputoit l'empire de la Sicile aux Carthaginois, lorsque Denis Capitaine General de la Republique s'en rendit le Tiran, & n'osta la Sicile aux Carthaginois, qu'après avoir osté la liberté aux Siracusains.

Denis estoit fils d'un simple Citoyen de Siracuse: & croyés-moi, si la Hollande dans ses petites prosperités, dans ses bornes estroites, n'a point de Cinna, ny de Silla; d'Antoines ny de Lepides, elle peut avoir des Denis, d'autant plus dangereux qu'ils sont plus obscurs, & qu'elle ne les connoistra que lorsqu'ils l'accableront. N'a-t-elle pas de nobles rejettons du sang de Nassau? & pensé-vous que ce sang n'aspire pas sans cesse à reprendre le mesme pouvoir qu'avoit le Roi Guillaume? Pensez-vous que des caballes secretes dans les Villes, des corruptions dans les troupes ne preparent pas peut-estre quelque événement, qui retablira un Stathouder General aussi puissant que le dernier a esté?

Combien de Princes de ces Maisons souveraines qui ont envoyé leurs troupes au service des Hollandois, cherchent des établissemens par la guerre, & aujourd'hui simples Officiers de la Republique espient peut-estre l'occasion, ou de s'en rendre les chefs, ou d'en demembrer quelque partie? Ils savent tous que la guerre éleva autrefois un favori de la Reine Elisabeth à une espeece de Dictature perpetuelle sur la Hollande, & l'eust rendu souverain, si la Reine eust voulu y consentir. En cent manieres différentes la mesme guerre, & la faveur des troupes que la victoire rend insolentes, peuvent élever de nouveaux Comtes de

Licestre, qui scauront mieux se maintenir. Je vous fignerois si je les expliquois toutes. Pent-estre que vous n'aimés pas à voir si clairement les fautes & les dangers de vos amis; je crains que mes reflexions ne vous déplaisent : je croy pourtant que si les Barnevelt, les Wit, les Grotius estoient encore sur la terre, ils ne les trouveroient pas indignes de l'attention des Etats Generaux.

La Republique de Hollande n'est pas le seul Etat, à qui la longueur de la guerre, les efforts que tant de Princes ont faits pour mettre presque tous leurs sujets sous les armes, & la prosperité de leur parti, si elle est aussi grande qu'ils le publient, doivent donner de vives inquietudes, & faire prendre des resolutions serieuses pour se procurer la paix. Les Puissances foibles en Allemagne, les petites Republiques, les Dominations Ecclesiastiques ont encore plus de sujets de craindre que n'en a la Hollande.

Tout le monde a ouy parler d'une conspiration dangereuse qu'une partie des grands Princes de l'Empire avoient faite entre-eux pendant la derniere guerre, pour s'emparer des biens de l'Eglise, & des Villes libres, Puissances qui ne sont pas en estat de resister à ces grands Princes : les Villes libres n'ont presque ny sujets ny troupes; les possessions de l'Eglise ne sont defendues que par le respect des fidelles, qui n'est pas un rempart contre la violence des ennemis del'Eglise, & qui peut-estre n'en est qu'un bien foible contre l'ambition de la pluspart des Princes qui reconnoissent l'Eglise.

Le traité de Ligue & de partage de ces terres, estoit fait entre ceux qui les devoient usurper : la Paix impreveuë interrompit leurs desseins, & en empescha l'execution. Leur surprise, leurs regrets, les reproches qu'ils se firent de leur trop grande lenteur, & de l'occasion manquée, ont esté connus de presque

tous ceux que cette Ligue secrète menaçoit.

L'occasion se presente plus favorable que jamais. La France est plus occupée: les Princes ambitieux sont plus forts & mieux unis ensemble: les Anglois ny les Hollandois ne s'opposeront point à l'agrandissement de ceux qui professent la même Religion qu'eux, & dont la puissance dans l'Allemagne ne peut leur donner aucune jalousie: les Hollandois profiteront peut-estre eux-mêmes d'une partie de la despoüille.

On ne scauroit douter que les mêmes desseins, la même ambition, la même ligue avec des mesures mieux prises, ne se couvent encore dans l'esprit des mêmes Princes. Il me semble même que l'exécution en est déjà commencée, & j'ose prédire qu'elle s'achèvera lorsqu'on y pensera le moins, si encore une fois l'Europe en se procurant soudainement la paix, ne se hâte de désarmer les usurpateurs. Déjà l'Electeur de Cologne est dépouillé de ses Etats, une partie de ses Places est entre les mains des Protestants, à qui on dit qu'on en a promis la secularisation: L'Electeur de Baviere a esté contraint de sortir des siens: il n'y a plus de défenseur de la liberté en Allemagne: l'Empereur usurpera sur l'Empire, & permettra à ses plus puissants Alliés d'usurper sur les membres de l'Empire.

Considérez ce qu'il a déjà fait, aussi-tost qu'il n'a plus appréhendé l'Electeur de Baviere. A peine la nouvelle de la bataille d'Hocster estoit arrivée à Vienne; déjà le Deputé de Baviere à la Diette de l'Empire recevoit un ordre de la part de l'Empereur, de sortir de Ratisbonne: & les troupes Imperialles s'emparoiént de cette Ville, pour y tenir la Diette captive.

Le premier fruit qu'on tire de la victoire d'Hocster, est de violer ouvertement la neutralité accordée en faveur de la Diette. Vous semble-t-il que cette auguste Assemblée composée de Souverains & d'hommes libres, soit encore ce Tribunal fameux devant

lequel autrefois les Empereurs rendoient compte de leurs actions ?

C'a esté dans le dernier siècle le sujet d'une longue & celebre dispute entre les partisans de la Maison d'Autriche, & les partisans de la Liberté, que la question de sçavoir, si la Majesté, c'est à dire la Souveraineté essentielle appartient à l'Empire, reside dans tout le Corps de l'Empire, ou ne reside que dans le Chef, n'appartient qu'à l'Empereur. Je veux vous remettre dans l'esprit, les raisons sur lesquelles chaque party appuyoit son opinion : & quelque prevenu que vous puissiez estre, je veux que vous tombiés d'accord, que jamais la dignité de l'Empire n'a esté si cruellement offensée, qu'après la victoire d'Hocster, lorsque l'Empereur violant la neutralité conservée par le Duc de Baviere, s'est saisi de Ratisbonne ; comme s'il vouloit triompher de l'Empire mesme ; & châtier des Sujets rebelles : comme si à luy seul, & non pas à tous les Estats de l'Empire en Corps, appartenoit cette Souveraineté essentielle, que les Auteurs appellent la Majesté.

Ce n'est point l'amour de la paix qui me fait penser ainsi : j'avoué que tout ce qui pourroit procurer la paix aux hommes, je le trouve plus juste & plus raisonnable, que tout ce qui les plonge dans les horreurs de la guerre : mais ce ne sont point ces considerations qui entraînent mon jugement ; ce sont les regles du bon sens, la droite raison, les loix, les coutumes, les constitutions de l'Empire, qui me determinent.

Une si importante question proposée dans une lettre déjà assés longue, vous effraye peut-estre : rassurez-vous ; j'en remets la discussion à la premiere occasion de vous écrire. Je suis, Monsieur, Votre, &c.

00564 0329



